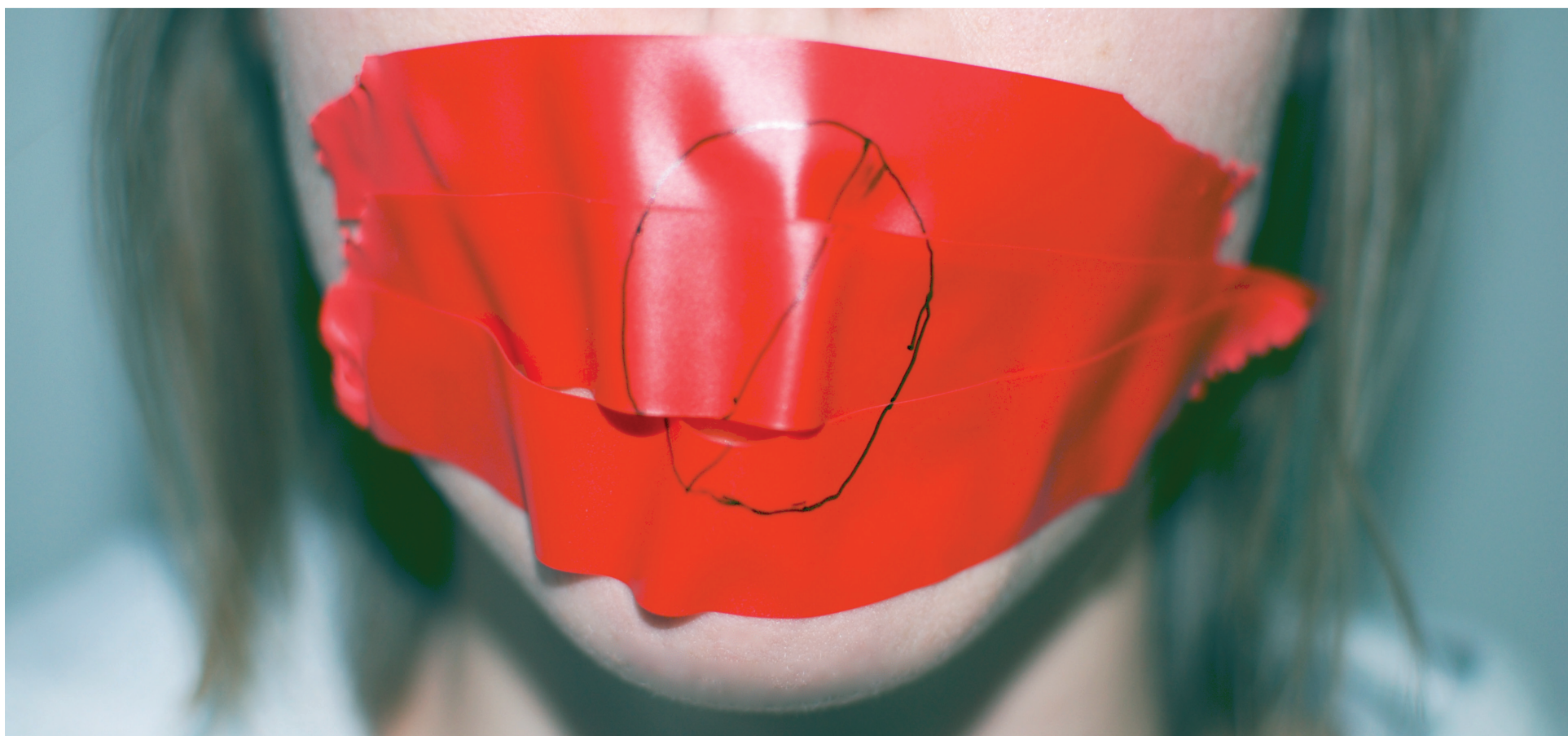


Le COLLECTIF

— former et informer —

VOL. 38 - NO. 08 • LE 14 JANVIER 2015

S'exprimer en toute liberté



LES MOTS COMME MOYEN D'EXPRESSION

Nouvelle année, nouvelles ambitions : et si nous tentions de régler les maux de notre société?

Éditorial

CHER NEIL

Souvenons-nous que la liberté d'expression a été atteinte de nombreuses fois notamment en ce qui a trait aux droits des femmes, des homosexuels et des enfants. L'année 2015 devrait servir de nouveau point de départ pour non pas venger ceux qui atteignent les *grands* droits, mais pour s'assurer que tous et toutes y aient accès, sans distinction de religion, de couleur de peau ou de sexe.

Marie-Claude Barrette PAGE 3

Société

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Quand on parle de liberté d'expression et de liberté de presse, on fait référence à ce qui s'exprime avec les mots, passant par la bouche ou par la plume...mais attention! Quand je dis bouche, je ne parle pas de celles dont Frontenac était armé.

Arianne Martel PAGE 6

Tribune libre

RIRE DE TOUT

Les menaces se font de plus en plus nombreuses, les actes de violence deviennent de plus en plus réels. Jusqu'à quel point un humoriste peut aller au-delà des limites de la liberté d'expression? Parce que, apparemment, il y a une limite.

Lotfi Belgherbi PAGE 15

LE PRE MIER DU QUÉBEC

DIRECTION

Nora T. Lamontagne
Directrice

RÉDACTION

Marie-Claude Barrette
Rédactrice en chef

Émilie Lauzier
Responsable web

Vanessa Racine
Chef de pupitre campus

Rodrigue Turgeon
Chef de pupitre société

Julien Beaulieu
Chef de pupitre culture

Vacant
Chef de pupitre sports

Marie-Ève Bernier
Correctrice en chef

TECHNIQUE

Valérie Bergamo
Infographe

Vacant
Directeur artistique

David H. Robitaille
Directeur des finances

Vacant
Directeur commercial

Julie Turcotte
Distributrice à Sherbrooke

COLLABORATEURS

Alexandra Basque

Lotfi Belgherbi

Emanuelle Boutin

Jérémie Bourdages-Duclot

Laurence Chiasson

Dominic Girard

Geneviève Goulet-Cloutier

Geneviève Guilmain

Vincent Lambert

Arianne Martel

Louise Moreau

Elena Naggia

Jean-Philippe Ouellette

Nicolas Proulx

Marina Riendeau

Jonathan Tremblay

Le
COLLECTIF
— former et informer —

**INTERVIEWER. REN-
CONTRER. RACON-
TER. PHOTOGRA-
PHIER. DÉCOUVRIR.
DOUTER. RECOM-
MENCER. CRÉER.
DESSINER. CRITI-
QUER. ÉCRIRE.**

Le Collectif, c'est un peu tout ça et beaucoup plus.

Nous sommes à la recherche de collaborateurs et de chefs de pupitre pour la session d'automne.

redaction@lecollectif.ca

Le
COLLECTIF
— former et informer —

Appel de candidatures

DISTRIBUTEUR, DISTRIBUTRICE – CAMPUS LONGUEUIL (RÉMUNÉRÉ)

TÂCHES

- 3 heures aux deux semaines – 12 \$/l'heure
- Bonne condition physique et assiduité
- La candidate ou le candidat doit être admissible au programme Études-Travail de la Fondation Force.

EXIGENCES

1. Être inscrit à temps partiel ou à temps plein durant la session en cours.
2. Ne pas siéger à l'exécutif d'une association étudiante.

CHEF PUPITRE SPORTS

TÂCHES

- Responsable de la section Sports du journal;
- Rédige un éditorial par numéro et des articles journalistiques;
- Gère une équipe de journalistes collaborateurs.

**SVP ENVOYEZ VOTRE CANDIDATURE, CV ET LETTRE DE PRÉSENTATION
AU DIRECTION@LECOLLECTIF.CA**

Bonne chance!

Pavillon de la vie étudiante, local 107,
Université de Sherbrooke,
Sherbrooke (Québec), J1K 2R1 Tél.: 819 821-7641
Courriel: redaction@lecollectif.ca

Le Collectif n'est pas responsable des lettres ouvertes, des tribunes libres et de la page FEUS, dont le contenu n'engage que leurs auteurs. Le contenu des articles n'engage que les journalistes. Pour tous commentaires ou suggestions sur le contenu du journal, faites-nous parvenir un courriel à redaction@lecollectif.ca. Veuillez noter que, dans tous les articles, l'emploi du masculin vaut aussi pour le féminin. *Le Collectif* est un bimensuel gratuit.

lecollectif.ca



facebook.com/journalcollectif



twitter.com/jlecollectif

Éditorial

DE LA RÉDACTRICE EN CHEF

CHER NEIL

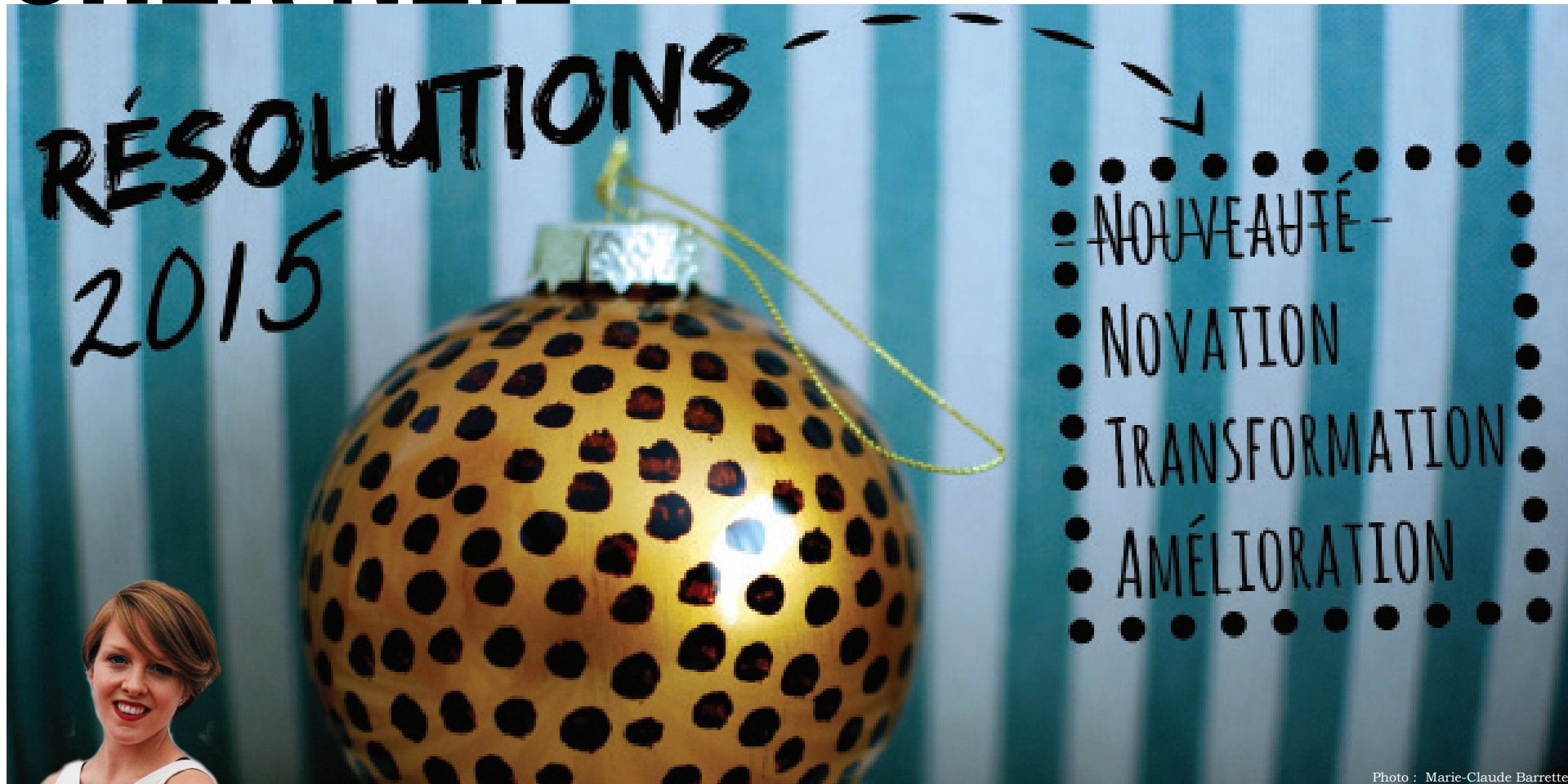


Photo : Marie-Claude Barrette



**MARIE-
CLAUDE
BARRETTE**

Entre hier et aujourd'hui, si beaucoup d'événements ont semblé transformer notre vie, la réalité nous apprend que peu de bonnes choses ont marqué notre société. Traitez-moi de pessimiste, mais nous innovons à coups de bombes, de vols d'avion, de peur et de meurtres réinventés. Alors comment espérer un miracle en 2015?

CHER NEIL ARMSTRONG

Quatorze jours plus tôt, après avoir trinqué au son du décompte, tous scandaient leurs résolutions pour la nouvelle année : le classique « prendre ma santé en mains » et l'irréaliste « rétablir la paix dans le monde ». Crayon à la main et papier sous les yeux, je me suis laissée inspirer par une vague de bulles, puis deux, puis trois. Neil Armstrong m'est apparue comme une révélation : « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité ». Mais quel genre de « pas » ?

Nous nous sommes surpris à regarder si nos voisins avaient changé de comportements depuis les derniers mois, s'ils s'étaient ra-di-ca-li-sés ; nous avons lu et relu les chiffres de notre billet d'avion pour s'assurer l'absence d'une logique quelconque indiquant une possible disparition dans l'autre monde ; nous avons évité toute visite dans un édifice parlementaire ; nous savons que les mots « béluga » et « pipeline » ne devront pas être prononcés sous risque d'indignations et de querelles cinglantes ; nous avons découvert que la mode est au nom de famille en -eau (Péladeau, Trudeau, Charbonneau) ; et nous apprenons qu'encore aujourd'hui, nous devons censurer nos opinions... J'entends le célèbre astronaute, là-haut, crier sa phrase célèbre en gage d'illumination. Ô Neil! Pardonne-nous!

UN RETOUR AUX SOURCES

Si nous voulions entamer 2015 du bon pied, *Charlie Hebdo* nous fera battre de l'aile. Neil a disparu dans nos têtes. Un slogan populaire nous vient à l'esprit « so so so, solidarité »! Les rassemblements se sont multipliés à travers la France et ont traversé l'océan à la vitesse de

l'éclair : une vague d'émotions et de réactions vives a déferlé à l'échelle mondiale. Le monde entier venait de se voir priver de souffle pendant de longues secondes. Alors que plusieurs horreurs hantent les nouvelles, jours après jours, plusieurs se demandent la raison de ce soulèvement collectif. En effet, une liberté fondamentale et commune venait d'être atteinte ; un droit au-delà de la politique, des mœurs et de la religion.

Nous venions de reculer d'un pas à peine quelques jours après le début de l'année... le chiffre 7 venait de perdre sa valeur « magique » à jamais. Ô Neil! Pardonne-nous!

« [...] J'entends le célèbre astronaute, là-haut, crier sa phrase célèbre en gage d'illumination. »

INNOVER?

Le principe populaire qui associe évolution et innovation est fautif. L'évolution commence d'abord et avant tout par la compréhension, l'apprentissage et la recherche de solutions. Et s'il y a une chose dont nous pouvons être certains c'est que nous n'avons encore rien appris du passé et nous créons de nouvelles problématiques sans résoudre les anciens questionnements. Et si, pour cette nouvelle année, nous changeons le passé? Et si, justement, nous troquons l'innovation pour la novation? Notre devise sera de transformer et d'améliorer plutôt que de nous laisser berné par la nouveauté. Nous marcherons ainsi dans la bonne direction. Ô Neil! Guide-nous!

SE POSER LA BONNE QUESTION

Souvenons-nous toutefois que nous ne devons pas tomber dans la généralisation abusive en ce qui concerne les « extrémistes ». Les tueries, les meurtres sordides, les assassinats et les autres crimes sanguinaires sont un problème dont le blâme doit être porté sur la société dans son ensemble et non sur une religion ou une politique. N'oublions pas les noms Brevik, Kimveer Gill, Magnotta, Justin Bourque, Marc Lépine, Cho Seung-hui, Adam Lanza (et j'éviterai de nommer de nombreux dirigeants de pays) : tous étaient des personnes aux idées radicales ayant commis des atrocités ; tous n'étaient pas des musulmans.

Souvenons-nous que la liberté d'expression a été atteinte de nombreuses fois notamment en ce qui a trait aux droits des femmes, des homosexuels et des enfants. L'année 2015 devrait servir de nouveau point de départ pour non pas venger ceux qui atteignent les *grands* droits, mais pour s'assurer que tous et toutes y aient accès, sans distinction de religion, de couleur de peau ou de sexe.

Souvenons-nous que la nouvelle année est d'abord un moment pour se remémorer et se commémorer, et ainsi modifier certains comportements. Commençons par un petit pas... et peut-être réussirons-nous à changer l'humanité.



Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke

feus.qc.ca téléphone | 819 - 821 - 7655
info@feus.qc.ca télécopieur | 819 - 821 - 7241

Agenda 2014-2015

Pour les nouveaux étudiants et les nouvelles étudiantes, ou encore pour ceux et celles qui étaient en stage à l'automne, venir chercher votre agenda à la FEUS, au Pavillon de la vie étudiante, au E1-111, de 9 h à 17 h et ce, tout au long de la session. De plus, des friandises, des post-it et des protège-cartes te seront offert gratuitement.

Assure-toi d'avoir ta carte étudiante avec la vignette verte de la session H15*.

**Sinon preuve d'inscription à la session en cours.*

Emplois disponibles à la FEUS

Pour la session d'hiver, la FEUS est à la recherche d'une attachée ou d'un attaché de presse. Si vous êtes inscrit au premier cycle et que vous êtes admissible au programme Études-travail, vous êtes admissible au poste.

Les disponibilités recherchées sont les lundis et les mardis de 13 h à 17 h et le mercredi (ou le jeudi) de 12 h à 13 h.

Date limite pour la remise de votre curriculum vitae ainsi que votre certificat d'admissibilité au Programme Études-travail : **16 janvier 2015.**

Consultez l'offre d'emploi pour tous les détails :

<http://www.usherbrooke.ca/etudiants/aide-financiere/emplois-etudiants/emplois-sur-le-campus/emplois-offerts/>

Bénévoles recherchés pour la collecte de sang de la FEUS

La prochaine collecte de sang de la FEUS aura lieu le mercredi 28 janvier et le jeudi 29 janvier au Centre sportif de l'Université de Sherbrooke. Pour en assurer son bon fonctionnement, nous avons besoin de vous!

Si cela t'intéresse, écris à Manon Auger par courriel à feus.manon@usherbrooke.ca en mentionnant la journée et le bloc horaire de ton choix. Les demandes seront traitées par ordre d'arrivée et les confirmations seront envoyées par courriel.

Les différentes tâches seront distribuées sur place (préposé à l'accueil, à la circulation, au lit de repos, etc.).

P.S. Cette année encore, la collecte de sang fait partie du Carnaval de la FEUS. Que ce soit comme bénévole ou comme donneur ou donneuse, ta participation donnera des points à ta faculté. L'attribution du pointage se fera au prorata du nombre d'étudiants ou d'étudiantes par faculté, selon la liste fournie par le Bureau de la registraire.

Merci de votre aide et d'assurer ainsi le succès de cette collecte de sang!

Voici les plages horaires à combler.

Pour le mercredi :

de 8 h à 9 h 30 (montage du local)

de 9 h 30 à 13 h 30

de 13 h 30 à 18 h 30

Pour le jeudi :

de 9 h 30 à 13 h 30

de 13 h 30 à 18 h 00

Carnaval FEUS 2015 : Les super-héros

La FEUS convie encore une fois les étudiants et les étudiantes à s'affronter lors du Carnaval FEUS 2015 qui aura lieu du 26 au 30 janvier 2015 prochains. Encore cette année, vous devez former des équipes selon vos associations étudiantes respectives. Il vous faut également nommer un responsable le plus tôt possible. De plus il y a une façon de ramasser plus de points en déguisant votre équipe en fonction des activités proposées.

Pour participer, faites parvenir votre fiche d'inscription avant le lundi 19 janvier 2015 au local de la FEUS (E1-111), Pavillon de la vie étudiante. L'équipe gagnante sera celle ayant amassé le plus de points! Le thème de cette année sera « les super-héros »!

Chaque année, afin de mettre en œuvre cet événement d'envergure, le comité du Carnaval recherche de nombreuses et nombreux bénévoles désireux de s'impliquer. N'hésitez pas à vous inscrire, vous ramasserez également des points pour votre faculté! N'hésitez pas à aller donner vos super pouvoirs de vie en donnant du sang à la Collecte de sang des 28 et 29 janvier prochains au Centre sportif et plus de points vous seront attribués.

Un cahier d'épreuves par association sera disponible pour consultation au local de votre association étudiante. Allez! Soyez l'équipe qui, le 30 janvier prochain, brandira fièrement la coupe du Carnaval FEUS 2015!

Éditorial

SOCIÉTÉ

ES-TU RHUM N'COKE OU CUBA LIBRE?



Rodrigue Turgeon

1er janvier 2015

Mon ami,

Je suis vraiment heureux de voir que tu passes du bon temps à Cuba. Après avoir tant bûché, tu peux être fier de ce que tu as accompli lors de cette fin de session si âpre, dans cette faculté si ingrate. Tu m'as dit que tu songeais à changer de programme. J'espère simplement que tu n'abuses pas trop du *Rhum n'coke*. Voici pourquoi.

1898, La Havane. L'explosion du cuirassé américain « Maine » donna l'occasion à nos voisins du Sud d'entrer en guerre. Quelques mois plus tard, un fallacieux traité fut rédigé à Paris, accordant aux « Gringos » la gouvernance « provisoire » de Cuba. En réalité, les Ricains gagnèrent sur toute la ligne. Ils jouissaient dès lors de toute la latitude pour asseoir sur le trône de Cuba leurs pantins, leurs marionnettes. Passa d'abord Carlos Prio, mystérieusement évincé lorsqu'il avoua sa compassion pour les « progressistes » guatémaltèques.

Puis, vint le sergent Batista. Sous son règne, La Havane n'était plus seulement la capitale de l'île, elle devint celle du vice de toute l'Amérique latine. Misère et chômage mutaient les hommes en truands livrant leurs propres fillettes à la prostitution. Le ministre de l'Éducation jouait à Wall Street avec les vingt millions de dollars de son budget tandis qu'à peine 6% des enfants terminaient leur primaire. Le ministre des Finances, quant à lui, orchestrait le trafic de la drogue vers la Floride.

Vint un jour où toute cette perfidie rassembla les opprimés en leur indiquant la seule voie salvatrice : le chemin de la lutte. Si Karl

Marx avait été vivant, il aurait scandé qu'il ne pouvait y avoir que deux issues à ce combat : la transformation révolutionnaire de la société tout entière ou l'anéantissement des deux clans. Mais Cuba ne rime pas avec communisme et Karl Marx n'est pas Fidel Castro.

Castro. Parlons-en puisqu'il est celui qui dirigea pendant deux ans les troupes rebelles et força, le 1er janvier 1959, Batista à fuir Cuba. Au-delà de l'ampleur de la tâche de reconstruire un pays croulant sous la corruption et la perversion, le rejet l'attendait, ce que lui vaudrait, pour les cinquante-cinq années à venir, sa bravade à l'Oncle Sam.

Le rapport avec ta brosse au *Rhum n'coke*? Commande ton dernier, tu le sauras bien vite. Alors donc, j'allais dire que le président des États-Unis répliqua à cet affront en envoyant 1 500 mercenaires envahir l'île. Mais les révolutionnaires remportèrent le duel

« Mais Cuba ne rime pas avec communisme et Karl Marx n'est pas Fidel Castro. »

et la bannière aux cinquante étoiles perdait « officiellement » pour la première fois une bataille en mer des Caraïbes. La colère de Washington atteint son paroxysme lorsque La Havane, prise de panique, appela en renfort le seul grand joueur qui ne l'avait pas encore rejetée: l'URSS. Sois sans crainte, je t'épargne l'épisode de l'embargo commercial imposé par Kennedy, les missiles nucléaires russes qui ont failli anéantir pas mal tout ce qu'on a de cher sur cette planète et les chansons de « Buena Vista Social Club ».

Retiens seulement qu'aussitôt que La Havane échappa à la pieuvre américaine, le monde entier l'accusa de vendre son âme au forgeron soviétique. Mais il n'en est rien. Fidel Castro lui-même déclara à Moscou en avril 1963 que « sans l'existence de l'URSS, la révolution

socialiste aurait été impossible à Cuba. Mais cela ne signifie nullement que c'est la Russie qui a provoqué la révolution cubaine. »

En clamant sur tous les toits « qui n'est pas avec moi est contre moi », Washington réussit à convaincre la planète engourdie par la guerre froide que Cuba, étant contre le capitalisme, n'avait d'autre choix que d'être communiste. Castro avait beau affirmer : « nous sommes contre le communisme », les accusations dégoûtées de l'Occident suffisaient à stigmatiser les insulaires.

Camarade, ce que je tente de te dire c'est que même si tu décides de quitter notre programme, je ne te rejeterai jamais. La vie n'est pas ce système binaire que trop d'abrutis conçoivent.

Il n'y a pas que le capitalisme ou le communisme. Il y a, quelque part au-dessus de tout ça, une mouvance cubaine et « la plus importante ambition révolutionnaire, qui est de voir l'homme libéré de son aliénation. »

Il n'y a pas que des gagnants ou des lâches. Il y a, au-dessus de tout ça, toi et ta plus importante ambition : être heureux en étant ce que tu es.

Depuis peu, Washington et La Havane marchent dans la voie de la réconciliation. Obama a reconnu qu'« on ne peut continuer à faire la même chose et obtenir des résultats différents ». Je suis certain que tu crois à la même chose concernant ton avenir.

Tu dois avoir fini ton verre. J'ose espérer que ce sera ton dernier Rhum n'coke. Je te propose un *drink* qui s'appelle « Cuba libre ». C'est la même chose, sauf que tu ajoutes, au-dessus de tout ça, un soupçon de lime.

Hasta la amistad siempre

SECTION SOCIÉTÉ

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

Vivre dans une société démocratique, c'est entre autres reconnaître le droit que possède chacun de s'exprimer librement.

Arianne Martel

Quand on parle de liberté d'expression et de liberté de presse, on fait référence à ce qui s'exprime avec les mots, passant par la bouche ou par la plume... mais attention! Quand je dis bouche, je ne parle pas de celles dont Frontenac était armé. C'est malheureusement par la bouche de leurs canons que quelques individus ont apostrophé une réunion tenue au bureau du journal satirique français *Charlie Hebdo* mercredi dernier.

Les accusations et les menaces contre l'équipe du journal ne datent pas d'hier. En 2006, à la suite de la polémique créée par la publication de dessins de Mahomet dans une revue danoise, le journal satirique reprit ces dessins et les intégra dans une de ses éditions, en y ajoutant des caricatures faites par les collaborateurs habituels du journal. S'en suivirent des poursuites en justices intentées par la Grande Mosquée de Paris, l'Union des organisations islamiques de France (UOIF) et la ligue islamique mondiale, dont la décision fut en faveur de *Charlie Hebdo*. Puis, en novembre 2011, les locaux du journal furent le théâtre d'un incendie criminel provoqué par l'annonce de la publication d'une édition ayant pour première de couverture une nouvelle représentation de Mahomet, accompagnée du titre *Charia Hebdo*.

La tuerie du 7 janvier 2015 à Paris est toutefois dans une catégorie à part. Pour faire une histoire courte, des hommes armés débarquent au siège de *Charlie Hebdo*, tuent 12 personnes et en blessent

plusieurs autres. Non seulement ces individus ont volé la vie de gens innocents, mais, en prenant les armes contre ceux qui n'étaient munis que de crayons (bien aiguisés, je vous l'accorde), ils ont fusillé une des valeurs les plus importantes de la République française : la liberté.

Notre monde devient absurde en sanctionnant l'humour par le sang. La *crétinerie* humaine étonnera toujours. Persuadés de venger le prophète Mahomet en enlevant la vie à douze personnes, ces barbares ont davantage blessé l'image de leur propre religion que n'importe quelle caricature aurait pu le faire. Les balles, elles ont aussi été tirées au cœur de l'Islam. La forte montée d'hostilité à l'égard de la population de religion ou d'origine musulmane est inquiétante, en France comme ailleurs. Tout le monde ne sait malheureusement pas faire la différence entre l'extrémisme et la religion. Il est déplorable de réduire toute une religion à son penchant extrémiste, et, à la suite de ces événements, cette situation risque d'empirer.

La satire de cette revue représentait pour plusieurs une simple dérision de l'autorité, qu'elle soit politique ou religieuse, ce à quoi la France s'applique depuis la Révolution de 1789. D'autres croient que *Charlie Hebdo* a simplement jeté l'huile sur le feu. Reste à savoir si on peut faire de tout un sujet à plaisanteries. Pourquoi pas, si cela reste dans un contexte humoristique et ne vise aucun autre but que de faire rire et

réfléchir? L'homme, par sa propre *connerie*, peint une toile si triste du monde que l'une des manières de s'en détacher un peu, c'est de s'en moquer. Les plaisanteries seront-elles toujours de bon goût? Absolument pas. Ça ne donne toutefois à personne le droit de commettre l'irréparable.

Ces gestes furent posés dans le but d'installer une peur, celle de parler. C'est pourquoi il faut faire couler l'encre et défier l'autocensure journalistique et humoristique. Il faut condamner ces gestes par la vraie justice, celle qui n'a aucun lien avec des armes. Par les moyens les plus radicaux, on a cherché, le 7 janvier, à censurer l'« incensurable » et à obtenir vengeance, mais on le sait bien : jamais la justice ne s'obtiendra par la violence.



ENTRE AVRIL ET JANVIER

Avril 2014. Philippe Couillard est élu à la tête d'un gouvernement libéral majoritaire. Environ sept mois plus tard, la province est bouleversée par de profonds changements. On déracine le « modèle » québécois. Appelée austérité par certains, rigueur budgétaire par d'autres, la situation occupe les esprits, les journaux et la rue.

Jérémy Bourdages-Duclot

L'austérité, terme repris des politiques européennes suivant la crise économique de 2008, s'exprime à travers des coupures presque universelles. La santé écope, à l'instar de l'éducation, des services sociaux, du soutien aux PME, de l'environnement. Les ministères assurent qu'aucun service direct à la population ne sera touché, mais la réalité semble bien différente.

2014, c'est aussi l'année de diffusion du dernier rapport du GIEC (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat). Conçu par une vaste équipe de scientifiques renommés, appuyé par des études effectuées sur le terrain par ses auteurs, ce rapport illustre de façon alarmante, sans être alarmiste, les changements climatiques immédiats et ceux à venir. Les preuves ne sont plus à faire : le fonctionnement actuel de la société mène l'avenir collectif au gouffre.

Parce qu'entre avril 2014 et janvier 2015, entre les controverses et les débats, entre chaque déclaration du gouvernement libéral, les changements climatiques ne se sont pas arrêtés. Ils ne se sont pas estompés pour s'accommoder à la situation budgétaire de la Belle Province ou au temps des Fêtes. Le problème est encore là, diffus aux yeux d'un Québécois, bien réel pour les insulaires du Pacifique. Les océans se réchauffent et

leur niveau monte, les glaciers fondent, les sécheresses se répètent et la fréquence des ouragans augmente. Ces événements, dans toute leur gravité, nous affecteront tôt ou tard. Ils affecteront inévitablement nos enfants, leurs enfants, et changeront profondément la société comme nous la connaissons.

Dans un tel contexte, où se situe le programme d'austérité du gouvernement québécois ?

La valeur de l'or noir est en déclin, la production du pétrole albertain se fait à perte. Le vent souffle en direction de l'électrification des transports, d'un virage brusque vers les énergies renouvelables. Avec ses surplus et son expertise dans le domaine hydroélectrique, le Québec est privilégié. Paradoxalement, les rares investissements annoncés par nos rigoureux ministres visent le milieu pétrolier et minier. On relance le Plan Nord, on en vend les mérites sur les marchés new-yorkais. On ouvre la porte au projet d'oléoduc d'Enbridge et des forages en Gaspésie, malgré des retombées fort incertaines et des risques concrets. Après son échec à Cacouna et malgré sa décote en bourse, Transcanada cherche toujours un terminal maritime d'où exporter le bitume de l'Ouest.

Pendant ce temps, des projets innovateurs restent figés dans l'attente: le monorail électrique suspendu, par exemple, ce train à

haute vitesse parfaitement adapté à la réalité climatique du Québec. Une telle initiative permettrait une massive création d'emplois et l'utilisation des surplus d'Hydro-Québec. Au kilomètre, les coûts de construction du monorail s'apparentent à ceux d'une autoroute. Une belle façon de positionner la province comme chef de file dans l'avant-gardisme énergétique mondial.

L'austère peut-il être visionnaire? Qu'importe la vérité derrière les chiffres et l'endettement, l'enjeu environnemental est inévitable. Si l'utilisation du pétrole est nécessaire dans l'immédiat, elle ne doit plus l'être. Pour réaliser le grand virage, il faudra des investissements, bien entendu. Mais d'où viendront-ils, d'où viendra l'énergie consacrée à cette transition? De l'État? Des entreprises privées? Des initiatives citoyennes?

Il est évident que le changement doit être produit à l'échelle locale, régionale et provinciale. Les coupures budgétaires risquent-elles de freiner la croissance économique, d'étouffer la réflexion et d'inhiber la participation citoyenne? Ou vont-elles plutôt alimenter la créativité, l'effort et la convergence des moyens?

Début janvier, 2015 se réveille avec ses questions, ses incertitudes. Oui, le virage énergétique peut attendre. Mais la planète, elle, n'attendra pas.

DANS LA LANGUE DE LÉVESQUE

Nicolas Proulx

On parle de « la langue de Shakespeare » comme on parle de « la langue de Molière » avec la profonde impression que chacune d'elles est la figure de proue de sa culture respective. À défaut d'être taillée dans la pierre, la langue grave le cœur culturel de ses locuteurs. Étant à la fois le poumon et le squelette de toute société, elle offre à la patrie de s'unir, de grandir, d'éclorre et de fleurir sous l'hypotypose d'un drapeau national fouetté par le vent. Sans aucun doute, la langue est le silex de la cité. Ainsi, elle ne peut être réduite à un simple système linguistique trivial.

De toute évidence, les langues ne sont pas stoïques ni indifférentes. Au contraire, elles sont vivantes! Elles mutent, se permutent, se commutent, mais conservent, à travers le temps, leurs capacités à ébranler les sociétés. Que serait l'homme sans communication ni interaction, ne serait-ce qu'une forme de vie réduite au stade végétatif?

Au Québec, la langue est une affaire de famille. Elle est plus que le simple jargon d'un jocal fortement contaminé par l'anglais, mais n'est pas non plus un français javellisé comme on l'entend au pied de la tour Eiffel. Le québécois est une langue comme les autres, avec ses singularités assonantes et ses exceptions capricieuses. Ainsi, cette variété déroge de la version internationale du français non pas par son vocabulaire moins nanti, mais plutôt par sa locution colorée et unique, ses expressions familières et ses anglicismes occasionnels.

D'ailleurs, ça ne prend pas la tête à Papineau pour concevoir le caractère distinctif de la langue québécoise en Amérique du Nord. La situation atypique du nid de la francophonie américaine a causé bien des maux de tête. Enclavé dans un continent, submergé par un océan multiculturel croissant, subjugué à l'intérieur même de ses frontières à l'omnipotence d'une autre langue, le québécois est parvenu à chasser ses démons, non sans peine, mais avec l'étoffe des vaillants. De plus, la langue est synonyme d'identité. Bien au-delà des mots, elle raconte l'histoire d'un peuple et de sa genèse, imprégnée par la mémoire de la douleur, du labeur, de la sueur,

des pleurs, mais aussi infusée des rires, plaisirs et désirs d'une collectivité émergente.

Alors qu'à l'aube de la mondialisation, les cultures ont tendance à se standardiser et se conformer, nous oublions trop souvent qu'il ne faut pas confondre l'ouverture sur les autres avec le reniement de soi. Par ailleurs, l'histoire en témoigne en abondance. Du Kurdistan à la Roumanie en passant par les Orcétois, le meilleur enseignement nous vient toutefois de la chute de l'Empire romain. Avec le temps s'étaient installés des peuples barbares, dont les Huns et les Perses. On demandait à ceux-ci de servir l'armée en échange d'une permission pour habiter les terres de l'Empire. Ainsi, ces peuples conservèrent leur identité à part entière. Une décentralisation du pouvoir impérial s'opéra au profit des pouvoirs locaux. Lorsque Rome commença à se disloquer, la perte de cohésion interne fut idéale pour faire basculer l'Empire. De cette façon, l'histoire fut sinistrement réécrite.

En somme, toute civilisation se doit de maintenir un tissu culturel identique à elle-même. À plusieurs égards, la langue possède ce pouvoir étrange de toucher et de rejoindre les hommes. Un vieux proverbe disait : « il faut s'aimer soi-même avant d'aimer les autres ». Ainsi, protéger notre langue ne consiste pas à imposer un dogme ni à réprimer la liberté, mais plutôt à perpétuer la chance que nous avons de pigmenter l'azur planétaire de la teinte québécoise.

— À la croisée des chemins —

Dominic Girard

Dans les derniers mois, le projet de loi 10 a été reçu par plusieurs comme une attaque contre le système public de santé actuel. Rappelons qu'il propose de fusionner des établissements de santé et de services sociaux (dont le nombre passerait de 182 à 33) et de modifier leurs modes de gestion et de gouvernance. Les économies annuelles récurrentes espérées sont de l'ordre de 220 millions de dollars et une meilleure accessibilité aux soins est promise à la population.

Or, il est difficile de prédire si les résultats seront au rendez-vous. D'un côté, plusieurs experts ont réagi en rappelant au ministre Gaétan Barrette que la centralisation n'est pas gage d'efficacité et ne réduit pas la bureaucratie. En plus, elle peut ouvrir la voie à des « effets pervers importants » (Lamarche, Hébert et Béland 2014). Chercheurs et praticiens demandent plutôt à l'État de miser sur le renforcement des services de première ligne et sur les processus cliniques eux-mêmes.

En effet, outre ces changements administratifs, aucune mesure n'est annoncée pour soutenir les professionnels ni pour innover la façon de travailler auprès des usagers. Au contraire, certains spécialistes croient qu'un tel modèle de gestion peut entrainer l'uniformisation de la pratique, la perte d'autonomie professionnelle et la déshumanisation des soins. Ces conséquences peuvent agir comme des facteurs de démotivation auprès des professionnels de la santé et nuire à leur propre santé mentale (Vézina 2014). Des groupes professionnels craignent aussi de voir réapparaître la mécanisation des soins à l'aide de méthodes issues du secteur industriel, telles que le *lean management*, une pratique décriée dans les dernières années.

D'un autre côté, la Fédération des chambres de commerce

du Québec (FCCQ) a réservé un accueil plus enthousiaste au projet de loi 10. Elle y voit une occasion de « participation accrue de l'entreprise privée à la production et à la prestation de services publics » et souhaite établir une « sous-traitance concurrentielle » dans le domaine des soins de santé (Vézina 2014). De plus, l'Institut sur la gouvernance d'organisations privées et publiques (IGOPP) affirme dans un de ses rapports que « le système de santé dans sa configuration actuelle a atteint ses limites », et qu'une culture « ouverte sur la mesure des résultats et la reddition de comptes » doit être adoptée à grande échelle (Vézina 2014). Or, le ministre Barrette prône un virage axé sur l'efficacité et souhaite s'inspirer des modèles américains tels le *Cleveland Clinic* ou le *Kaiser Permanente*, caractérisés par une gestion serrée des ressources et une haute qualité des soins.

Les débats politiques actuels font en sorte que le système public de santé et de services sociaux se trouvera bientôt à la croisée des chemins. Mais quelle direction devons-nous donner à ce système et comment pouvons-nous y participer? Autour de ces questions est né, il y a deux ans, un comité composé d'étudiants et de professeurs de l'Université de Sherbrooke auquel des intervenants œuvrant dans la région de l'Estrie participent également. Ce regroupement a pour but d'analyser les effets de la gouvernance en santé sur l'autonomie professionnelle et la qualité des services publics. L'ECLATS (l'Espace Critique sur l'Actualisation du Travail Social) met sur pied des conférences et des groupes de discussions dont les sujets débordent le cadre du travail social.

Pour plus d'information, consultez le <http://www.eclats.spaceweb.usherbrooke.ca/>.

Éditorial

CAMPUS

UN VILLAGE OÙ IL FAIT BON VIVRE



**Vanessa
Racine**

La session d'hiver : là où la rentrée est toujours excitante. Pour lui qui est à sa dernière session universitaire, pour elle qui n'est plus la petite nouvelle et qui se retrouve enfin dans les nombreux corridors de sa faculté, tous retrouvent leur fameuse routine universitaire.

Même s'il fait froid dehors, le retour en classe a quelque chose d'apaisant. On avance dans notre parcours, on retrouve les soirées étudiantes si mémorables et on sait, en plus, qu'à la fin de cette session, la chaleur va enfin se pointer le bout du nez. Il n'est pas facile de quitter nos pantoufles confortables et notre pyjama douillet, mais avouez que ça fait du bien de reprendre une petite routine de vie. L'université, c'est ça, mais plus encore! Je la compare parfois à un grand village, avec ses habitants brillants et où de nombreux événements surviennent. Faisons un tour des derniers événements de 2014.

JE T'AIMAIS 2014

En octobre dernier, la Société des transports de Sherbrooke (STS) avait fait une plainte dans *La Tribune* témoignant de sa clientèle étudiante plutôt dérangeante et surexcitée dans les autobus, en particulier les jeudis soirs. Des négociations avaient alors été faites entre la STS et la FEUS pour que chaque partie puisse s'entendre sur un nouveau fonctionnement. Depuis, des autobus avec la mention *Spécial* font la navette entre l'Université et le centre-ville entre 20h et 23h30, et nous n'avons pas eu vent de nouvelles plaintes. D'ailleurs, les étudiants pourront encore en profiter cette session-ci.

Le 14 novembre, le Syndicat des chargées et chargés de cours de l'Université de Sherbrooke (SCCUS) avait finalement déclenché une grève illimitée après plus de onze mois de négociations avec l'Université de Sherbrooke. Cette grève a été de courte durée : une entente

est survenue et les cours ont été repris dans toutes les facultés dès la semaine suivante. La convention sera en vigueur jusqu'en mars 2018.

JE T'AIME ET JE T'AIMERAI 2015

C'est à la suite de ces événements qui ont grandement fait jaser à l'automne qu'un vent de changement souffle sur cette nouvelle session. Et ce n'est pas seulement de la brise hivernale dont je vous parle. En effet, peu de chance que nous manquions des cours cette

« L'université...[j]e la compare parfois à un grand village »

année au profit d'une grève (au grand malheur de certains!). Par contre, certaines nouvelles pourront tout de même déplacer du vent. Voici donc les faits qui attireront votre attention au cours des prochaines semaines.

À partir de cette session, le Département des lettres et des communications (DLC), à la Faculté des lettres et des sciences humaines, limitera le nombre d'étudiants pouvant partir à l'étranger. En effet, si le département a reçu 48 demandes pour des sessions à l'étranger en 2015, il a décidé de limiter ce nombre à 19. Considérant qu'environ 31 étudiants sont partis à la dernière session, nous constatons les nombreuses coupures dans les demandes. De plus, avec les nombreux étudiants qui souhaitaient partir, l'UdeS n'aurait pas été en mesure d'offrir certains cours, dont deux cours à option.

Du côté de la Faculté d'éducation, les dernières nouvelles montrent un renversement du milieu scolaire. En effet, le gouvernement libéral veut augmenter le nombre d'élèves dans les classes à partir de la troisième année du primaire jusqu'en deuxième année du secondaire, et ce, même dans les écoles situées en milieu défavorisé. On parle ici d'une augmentation entre trois et cinq élèves par classe. Le gouvernement veut, par ailleurs, ne plus tenir compte des élèves en difficulté dans la composition des classes, c'est-à-dire intégrer des élèves en difficultés d'apprentissage dans les classes régulières. Rappelons que les classes d'adaptation scolaire regroupant un nombre limité d'élèves ayant des besoins particuliers facilitent les apprentissages. C'est un coup dur pour nos futurs enseignantes et enseignants et nous allons suivre de près ces développements dans les nouvelles.

DERNIERS VŒUX POUR L'ANNÉE

Sur une note plus positive, je vous écris ce résumé pour vous dire que plusieurs choses peuvent changer en un an. Plusieurs bonnes choses arrivent à ceux qui s'y préparent et qui y mettent les efforts.

J'espère que vous êtes fiers de votre grande ville universitaire, et que ce début de session se déroule sous le signe de la motivation et de la réussite. Je vous souhaite la meilleure des chances pour ces quinze semaines!

Quand métier rime avec rêve

Tous les étudiants piétinent d'impatience à l'idée de souffler un peu... Non seulement la fête de Noël permet de se reposer et de passer du bon temps en famille, mais elle est aussi l'occasion de faire preuve de générosité envers notre prochain. Malheureusement, il s'agit d'un aspect souvent oublié.

Vanessa Racine

Noël : un moment où les gens se regroupent, enfant, que rêviez-vous de faire plus tard?

Joueur de hockey, comme 110% des petits gars du Québec? Jusqu'à ce que vous réalisiez que vos talents de patineur s'arrêtaient là où vos tentatives de freinage commençaient.

Vétérinaire parce que, petite, vous étiez une amie-des-zanimaux et que vous vouliez tous les soigner? Jusqu'à ce que vous appreniez que le travail de vétérinaire, c'est aussi d'anesthésier des bêtes ou encore, d'enfoncer son bras loin, loin à l'intérieur d'une vache afin d'y extraire un veau pas trop mignon d'à peine 45 kilos.

Moi? Rien de tout ça. Peut-être est-ce à cause de ma surexposition à Tintin et ses aventures, mais toujours est-il que je rêvais d'être journaliste. Le problème, c'est que j'y rêve encore. C'est pourquoi je me suis inscrite dans le programme de communications à l'Université de Sherbrooke.

Par contre, vouloir être journaliste en 2014, c'est un peu comme un film muet en noir et blanc qui gagne l'Oscar du meilleur film à l'ère de la 3D et du Dolby digital surround sound. Un anachronisme.

ENCORE ET TOUJOURS L'ÉCONOMIE ET LA POLITIQUE...

Mais, joie, je ne suis pas seule. Les cohortes d'étudiants en journalisme n'ont jamais été aussi importantes...et les perspectives d'emploi aussi sombres. Et ce, pour deux raisons: l'une économique et l'autre politique.

La première, c'est ce qu'on a appelé la crise des médias. À cause de l'avènement d'Internet, les médias traditionnels perdent peu à peu une partie de leur lectorat et de leurs revenus publicitaires. Résultat : les aspirants journalistes ont perdu une partie de leurs possibilités d'embauche et

d'apprentissage (un exemple: la fin des stages à *La Presse* et à *Radio-Canada* il y a deux ans déjà). Vous le savez, chers étudiants. Trouver un stage dans une entreprise renommée est quelque chose de très difficile, car les grands noms qui peuvent engager des stagiaires sont assez rares, et le nombre de stagiaires engagés dans ces entreprises est limité.

Deuxième raison : avec les multiples compressions budgétaires annoncées par le gouvernement, la société d'État se voit obligée de se serrer la ceinture. Par conséquent, les entreprises ne remplacent plus les départs à la retraite et les stages d'été rémunérés sont suspendus depuis quelque temps déjà.

DEVENIR UN VENDEUR DE CHARS

Bref, vous l'aurez compris, de nos jours, l'aspirant journaliste se doit de saisir le peu d'opportunités qui se présentent à lui. Car il y en a peu. D'autant plus qu'il évolue dans un environnement pour le moins compétitif. Révolu le temps où un tel se retrouvait dans le journalisme par hasard. C'est pourquoi,

comme chaque vendeur de chars usagés qui se respecte, l'aspirant journaliste doit apprendre à vendre. Ou plutôt à se vendre.

Comment? En se faisant de nombreux contacts, en errant le plus souvent possible dans les couloirs de Radio-Canada, en participant à un journal étudiant...et bien sûr, en bloguant. Un aspirant journaliste vous demande comme ami Facebook? C'est seulement parce qu'il sait que votre belle-sœur travaille au *Voir*.

Je parle ici de journalisme, car c'est mon domaine d'études. Je suis, par contre, consciente qu'on doit se vendre, peu importe notre domaine dès notre sortie universitaire. Je voulais seulement vous dire ici de ne jamais lâcher vos aspirations et de toujours croire en vous. Oui, plusieurs bonnes choses arrivent à ceux qui s'y préparent et qui y mettent les efforts.



BILAN D'UNE PREMIÈRE SEMAINE DE STAGE

Alexandra Basque

C'est avec les yeux humides que je quittais le quai de la gare d'autobus de Sherbrooke en ce dimanche de tempête de verglas. Je laissais derrière moi mon amoureux, mon douillet chez-moi et mes deux minets pour une nouvelle aventure qui suscitait excitation, stress et appréhensions. Me voilà donc partie pour un stage d'une durée de 15 semaines à Montréal.

JOUR NO 1 : RATÉ.

Malade comme un chien, j'accepte volontiers de retarder ma première journée de stage au lendemain, puisque ma superviseure me l'offre si gentiment en raison de la tempête. Bien que soulagée de ne pas avoir à commencer mon stage avec une sale tête et une énergie d'ours en hibernation, je me sens quand même mal de ne pas y être allée... Bref, je me convaincs tant bien que mal que ce sera mieux d'arriver un jour plus tard, mais en pleine forme.

Le vrai jour no 1 arrive finalement le mardi. Un peu déboussolée par l'achalandage du métro, la quantité de gens qui s'y entasse, la chaleur suffocante des tunnels qui contraste avec le froid frigorifique de l'extérieur, j'aboutis dans les bureaux de mon nouveau travail, après être sortie de l'ascenseur à chaque étage parce que je ne me souvenais plus du lieu exact... Évidemment, c'était au dernier!

MÉTRO

Comme le dit si bien l'adage « métro-boulot-dodo », à Montréal, on voyage en métro : ça me prend donc une carte. D'ailleurs, chaque nouvelle ville est un labyrinthe. Heureusement, les étudiants bénéficient aussi de certains avantages, comme celui de payer les transports en commun à un tarif réduit. Tarif réduit = 200\$ pour quatre mois! La gratuité de la STS me manque au moment d'insérer ma carte dans le lecteur...

STRESS

Les premiers jours sont stressants... et le stress me fait parfois faire des choses comme arriver le dos et le front en sueur parce que j'ai peur d'être en retard (très chic!) ou renverser mon thé sur la table de la salle de conférence parce que je gesticule trop grandement... Intégrer un nouveau milieu est aussi fatigant : on rencontre plein de gens, on serre des tonnes de mains, on ne retient aucun nom (c'est à ce moment qu'on trouve tellement pratique les porte-noms figurant sur les bureaux ou les cloisons!), on nous fournit une tonne d'informations, des codes d'accès, un courriel, un numéro de téléphone, une boîte vocale, une carte, etc.

Bref, on essaie de tout assimiler rapidement et de se sentir compétent et fonctionnel le plus rapidement possible, tout ça dans l'excitation de nouveaux défis, dans le stress de bien faire, et dans le désir d'en connaître et d'en faire toujours plus. Heureusement, le stress et l'inconfort des premiers jours se dissipent rapidement, surtout si l'on atterrit dans une équipe accueillante et dynamique.

Comme à chaque nouvelle étape, le début d'un stage occasionne enthousiasme, crainte et adaptation. Qui plus est, les étudiants de l'UdeS vivent cette expérience trois fois plutôt qu'une, mais le jeu en vaut la chandelle, selon moi, parce qu'une fois sur le marché de l'emploi, ces trois « pratiques » d'intégration du milieu de travail compteront certainement. Ce sera presque de la petite bière! Bon futur stage à tous, en espérant que vous viviez une expérience des plus formatrices!

CFAK

88.3 FM

POUR QUE LA MUSIQUE
SOIT LA TIENNE

DEVIENS ANIMATEUR

PREMIER DE LA BANDE

Turin, Italie

AU REVOIR SHERBROOKE, BONJOUR TURIN!

Pendant que certains se remettent de la léthargie des fêtes et s'affairent pour la rentrée à Sherbrooke, d'autres se préparent pour une rentrée hivernale extraordinaire, une rentrée universitaire à l'étranger. Emmanuelle Boutin, elle, s'est envolée pour Turin!

Alors qu'une politique restrictive concernant les échanges touche plusieurs facultés et que plusieurs étudiants se voient refuser le droit de partir pour étudier ailleurs qu'à Sherbrooke, je peux me considérer chanceuse de partir cet hiver. En effet, cette restriction ne sera applicable qu'en automne du côté du Département des communications. Heureusement pour moi! Et je dois dire que je suis bien désolée pour tous mes collègues et amis qui seront retenus ici, alors que trop peu de Canadiens s'envolent à l'extérieur du Canada pour étudier. En effet, des recherches menées par le Bureau canadien de l'éducation internationale démontrent qu'en 2012, « malgré les avantages des études à l'étranger pour les étudiants (compétences professionnelles), pour les universités (visibilité à l'international) et pour les pays (compétitivité économique), le taux de participation du Canada (3 %) est beaucoup plus bas que celui d'autres pays. Par exemple, l'Allemagne a un taux de 30 % et vise les 50 % ». Quelle ironie! Dès lors que les étudiants démontrent un intérêt marqué pour l'échange étudiant, les départements décident d'instaurer des restrictions afin de retenir les étudiants entre leurs murs... Dans ce cas, ne devrait-on pas revoir nos structures administratives et l'organisation des cours? Peut-être que si nous nous penchions sur le problème, étudiants et administrateurs, nous arriverions à trouver des solutions envisageables tant pour les étudiants que pour les représentants de l'administration universitaire.

ENFIN...

Changer de ville, changer d'amis, changer de décor, c'est un peu ce qui arrive quand les étudiants s'engagent pour de nombreuses années d'études à l'université. Changer de langue, changer de pays, encore du changement, c'est bien ce qui attend ceux et celles qui s'abandonnent à des études à l'étranger. On dit étudier à l'étranger, mais qui est l'étranger? C'est l'autre ou c'est soi-même? Peut-être que partir nous fait découvrir une nouvelle personne. En tout cas, s'éloigner ainsi du quotidien tend certainement à l'apprentissage. Qu'il soit académique, spirituel, musical, culinaire, personnel, social...cet exil qu'est le voyage permet d'élargir les horizons.

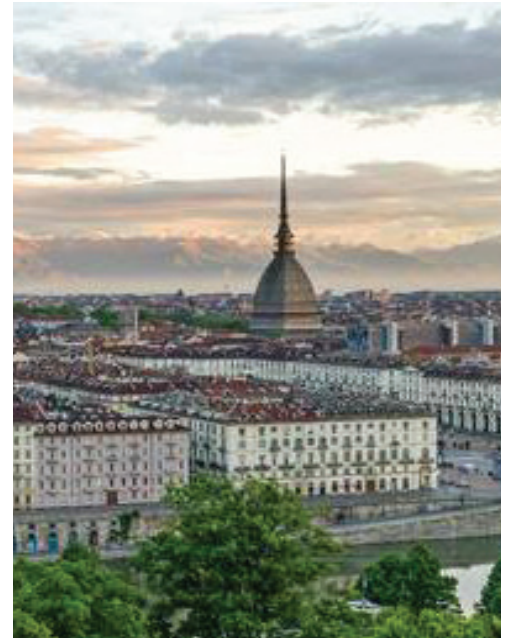
Pour un voyage comme celui-là, on n'est jamais vraiment prêt. Même si la décision est prise près de dix mois avant le départ et qu'on se voit souvent en rêve dans la destination envisagée, on conçoit rarement l'ampleur de tous les préparatifs. D'abord, il faut soumettre le dossier de candidature, lequel rassemble plusieurs documents. Ensuite, il y a la longue attente qui précède

l'acceptation du dossier par l'université d'accueil. Dans mon cas, j'ai envoyé mon dossier fin février/début mars et je n'ai su que j'étais officiellement acceptée à Turin qu'en octobre. Après, il faut déjà prévoir le logement. Si votre université collabore, c'est génial. Si vous avez des amis qui connaissent des amis là-bas, c'est encore plus génial! Vous devez aussi penser au visa. LE fameux visa. Encore une pile de documents à produire, à rassembler et à envoyer. Une fois que vous aurez reçu ce bout de papier, les épaules plus légères, vous aurez l'impression que le départ est plus vrai, plus près aussi. Cette accalmie dans la tempête des préparatifs, il faut la savourer, car bien vite, tout déboule et le départ est déjà là, trépidant d'impatience au pied de la porte.

Si vous étiez en session d'études, les examens arrivent à grands pas, alors vous mettez un peu de côté ce projet pour vous concentrer sur les finaux. Si vous étiez en stage, les derniers dossiers doivent être fermés et les dernières semaines se bousculent, vous en oubliez presque votre départ, si ce n'est que de votre collègue qui vous le rappelle toutes les semaines.

Le temps des fêtes arrive, vous êtes donc précipités dans la folie des soupers, des cadeaux, des becs et des mercis. 6 janvier, les fêtes sont terminées. L'étudiant en vous se réveille: « je pars dans deux jours...qu'est-ce que j'apporte? » Faire des valises légères pour transporter un segment de vie n'est pas chose facile (je me suis résolue à ne prendre qu'une seule valise, surtout pour l'aspect pratique de la chose). Ainsi s'empilent vêtements chauds, vêtements légers, appareils électroniques, livres et crayons. Tout est prêt. Tout vous attend. L'aventure, une nouvelle langue, des cours intéressants, des étudiants issus de partout à travers le monde, des voyages, des folies certainement, mais surtout un bagage immense, mille fois plus important que celui qui transporte vos effets personnels, une valise imposante de savoir, de connaissances, de partages, de souvenirs, d'échanges et de moments indescriptibles.

Emmanuelle Boutin,
en direct de Turin



Dossier Spécial

NOS ÉTUDIANTS ENTREPRENEURS ET INNOVATEURS

COMMENT PEINDRE LE PORTRAIT D'UN ÉTAT DICTATORIAL?

Marie-Claude Barrette

Dans le combiné, une voix confiante et passionnée m'expose un projet scolaire aux proportions audacieuses : un documentaire neutre et objectif sur la Corée du Nord. Étienne Ravary, étudiant aux cycles supérieurs à l'Université de Sherbrooke, a convaincu ses enseignants de présenter son mémoire sous forme de documentaire.

Bien que nous puissions penser qu'un documentaire portant sur un état communiste totalitaire se veut propagandiste, le projet d'Étienne semble tout autre : « le but c'est d'informer, d'étonner les gens! » Considérant la perception plutôt péjorative de la Corée du Nord partout dans le monde, nous pouvons légitimement nous demander s'il est possible de peindre le portrait de cet État sans prendre position. C'est le défi qu'a voulu surmonter Étienne avec l'aide d'une équipe, notamment son directeur photo, Laurent Dansereau, qui l'accompagne dans cette aventure.

CONVAINCRE PAR LE CONCRET

Et quoi de plus convaincant qu'une personne qui a réellement mis les pieds en sol nord-coréen? Les enseignants d'Étienne, qui désapprouvaient de prime abord le projet, ont mis leur scepticisme de côté lorsque ce dernier a entrepris les procédures pour se rendre là-bas. C'est à son retour (en un morceau et toujours aussi passionné) qu'il a eu l'approbation officielle pour son projet.

En effet, en avril 2014, Étienne a eu l'opportunité de visiter la Corée du Nord. Un voyage qui demande de la préparation puisqu'il faut passer par une agence de voyages reconnue par la Corée du Nord, choisir un circuit organisé fixe et obtenir un visa touristique. C'est particulièrement sur ce dernier point qu'il peut y avoir quelques complications puisqu'une étude de dossier est entreprise pour toute demande. L'itinéraire prévu s'amorce ensuite, calculé à la minute près, du lever jusqu'au coucher. « Tu ne peux jamais te balader seul » et nous comprendrons qu'une personne serait folle de vouloir subir les conséquences d'un tel écart. L'image du *Big Brother* prend tout son sens; et encore, tout semble manipulé. « Tu [ne] sais jamais ce qui est vrai ou ce qui est faux. » Optimiste, Étienne soutient que l'État sera tôt ou tard forcé de changer sa politique. Et ce sera sa dépendance économique à l'égard de la Chine qui aura raison de leur dictature critiquée internationalement. Il soutient toutefois que la vision que nous avons de cet État colle à l'image de la Corée dans les années 90. Si les plus vieux vénèrent encore les dirigeants (ces derniers ayant vécu les différents changements de régime et les guerres), la peur s'est transformée en curiosité chez les plus jeunes : « le pays a évolué et nous voulons donner une image juste de la situation actuelle ».

Captivée par son récit de voyage en territoire inconnu, je me suis tout de même surprise à lui poser une question des plus insipides : « Quelle a été ta réelle perception sur la Corée du Nord... de par ton expérience? » (Moi qui pensait rivaliser Bruno Blanchet en relatant le périple d'Étienne... mon objectif venait de s'effondrer à la simple prononciation de ses quelques mots banals). « Ultra-propagandiste » aura été sa réponse.

Son documentaire présentera toutefois autrement la Corée du Nord. « Mon but n'est pas de prendre la droite ou la gauche ou de changer l'opinion : c'est de comprendre la Corée du Nord. » Objectif qu'il a prévu atteindre en proposant un documentaire qui diffère de ceux existants.

UNE IMAGE DOCUMENTÉE ET NEUTRE

Le documentaire gravite autour des réponses obtenues avec des questionnaires et des interviews réalisés auprès d'experts, de journalistes, de politiciens, d'enseignants et de personnes

ayant quitté le territoire nord-coréen. Les rencontres ont eu lieu principalement à Séoul (en Corée du Sud) et à Washington. Aucune entrevue n'a été faite en Corée du Nord par mesure de précaution et de prévention, et surtout dans l'optique d'obtenir une information juste. Même si plusieurs personnes dans le documentaire modifieront notre opinion négative de la Corée du Nord, notamment en raison de leur notoriété et de leur expertise, ceux-ci expliqueront d'abord des subtilités en regard à la politique, à l'économie et à la dynamique sociale.

Puisque les grandes lignes de l'histoire de la Corée du Nord ont été écrites des centaines de fois dans un ordre et un vocabulaire similaires, le projet d'Étienne devait se démarquer en abordant des thèmes ignorés et en proposant une compréhension de cet *État mystérieux* (« Mystical land »).

OÙ, QUAND, COMMENT?

À pareille heure la semaine prochaine, ils s'envoleront pour ce pays d'Asie de l'Est afin de finaliser le documentaire. La version finale *publique* est prévue pour l'automne 2015 : une version quelque peu modifiée de celle académique qui se veut plus formelle. Étienne et Laurent n'ont toutefois pas planifié présenter leur documentaire dans UN cinéma (souhaitons que le *North Korea Project* ne subisse pas les mêmes contraintes que *The Interview*). En effet, ils visent une diffusion plus modeste en commençant par les différents festivals locaux (Rencontres Internationales du Documentaire de Montréal), mais également à l'échelle mondiale.



Éditorial

CULTURE

2015 SERA FACILE OU ELLE NE LE SERA PAS



Julien Beaulieu

« Oublie ça, la culture, donne-moi quelque chose qui fait dur », nous chantait Serge Fiori dans sa chanson « Le monde est virtuel », tirée de son dernier opus couronné de succès critique et populaire en 2014.

La tendance que constatait Serge Fiori risque fort de s'amplifier durant la prochaine année. À la flotte, les questionnements. Il faut s'amuser et être impressionné tout de suite. « Sans attendre » (Céline Dion, 2012). De toute façon, on n'aurait pas le temps. Le Québécois moyen a un horaire chargé : il passe une trentaine d'heures devant la télévision par semaine. Comment pourrait-il en plus s'imposer des œuvres lourdes qui viendraient embarrasser son cerveau de remises en question déplaisantes? *Ars longa, vita brevis* : l'art est long, la vie est brève. Alors que l'épisode de *Keeping up with the Kardashians* ne dure que 30 minutes, mieux vaut opter pour la facilité.

« PARCE QUE JE LE VAUX BIEN » (L'ORÉAL PARIS)

« On ne peut s'empêcher de constater le déplacement de l'espace commun qu'étaient la culture et les arts vers un nouvel espace qui redéfinit artificiellement le bonheur à travers la consommation, le divertissement et la disparition de tout questionnement complexe » (*Le glissement des vertus*, Étienne Savignac). Si le monde est maintenant virtuel, il a aussi un prix et s'achète par carte de crédit. Tout comme les rêves et les désirs, chacun leur tour ils sont casés dans une publicité ciblée bien visible. Et dès qu'on a un peu d'argent - ou même pas du tout - (il suffira d'emprunter), quoi de plus facile que de tout acheter pour combler nos besoins?

Faire un achat prend quelques secondes. C'est un geste simple. Même les jeunes enfants en sont capables. Pas besoin de réfléchir : on parle même parfois de « pulsion d'achat ». L'instinct parle pour l'être humain qui s'exécute sans trop savoir pourquoi.

Un comportement, somme toute, à l'opposé de l'expérience culturelle. Celle-ci générera sûrement émotions et réactions spontanées, mais fera travailler l'esprit. Ça, ce n'est pas facile. Ça, c'est difficile d'accès.

LES CHICANES DE CLOCHER D'UN MONDE SANS ÉGLISES

On l'a entendu des dizaines de fois : le Québec n'aime pas ceux qui réfléchissent trop. Marc Cassivi le proclamait haut et fort il y a quelques années : « Le Québec est une société anti-intellectuelle. » (*La Presse*, 7 juillet 2011). Cassivi citait l'auteur Wajdi Mouawad : « Toutes ces idées qui semblent dire que réfléchir et faire état par des mots de sa réflexion est une chose qui appartient aux prétentieux, aux Français, à ceux qui se prennent pour d'autres, c'est enculer les

« L'instinct parle pour l'être humain qui s'exécute sans trop savoir pourquoi. »

mouches, etc., etc. » Laissons les mouches aux artistes, aux rêveurs et aux autres écrivains joueurs de piano, comme dirait Duplessis. Le pelletage de nuages est une expression bien québécoise. Peut-être est-ce un vieux réflexe, le même qui expliquerait notre relation ambiguë avec le succès et l'argent. Pour Savignac (cité plus haut), cette attitude serait directement causée par la consommation vorace de « divertissements télévisés qui évitent avec précaution le difficile, l'inquiétant ou le profond, qui évacuent la souffrance, la mort, ou toute autre confrontation réaliste ». Consommons jusqu'à ce que l'on se consume.

LE RÈGNE DE LA BEAUTÉ (DENYS ARCAND, 2014)

Soyons beaux. Soyons fiers. Et revenons de cette expérience comme des êtres nouveaux, transformés... par les filtres colorés d'Instagram. Laissons toute la place à l'esthétique. Le contenant, s'il-vous-plait. Car nous sommes épuisés. Pas de temps. Pas de place. Laissez-nous nous arrêter quelque temps. Laissez-nous nous admirer dans nos écrans, ces miroirs qui font de la lumière. Ça ne peut pas nous faire de mal de nous reposer la tête.

Voyons! Lorsqu'on sommeille trop longtemps, on passe le reste de la journée les yeux dans la graisse et la tête étourdie. Ce n'est pas étonnant de se voir alors si désorienté : « Un peu de lucidité : lorsqu'on a envie de quelque chose, on trouve le temps. [...] À force d'associer le mot liberté à un VUS ou à une machine à laver, à force d'associer la notion d'amour et de chaleur humaine à une marque de bière ou de plat surgelé, nous avons fini, et ce n'est pas étonnant, par avoir un rapport trouble à ces notions et à nous en méfier. » (Catherine Dorion, « Créer c'est résister. Résister c'est créer »)

À force de se faire dire ce que l'on aime et ce dont on a besoin, on finit par oublier qui on est. C'est alors une vision extérieure qui se superpose à ce que l'on perçoit être notre identité. Difficile, dans ces conditions, de s'exprimer culturellement. Car la culture, n'est-ce pas d'exposer qui nous sommes?

Critiques

LA FACE CACHÉE DU MOCKINGJAY

Le feu qui enflamme le cœur des admirateurs de la saga Hunger Games semble s'être un peu éteint depuis la sortie du dernier film *La révolte (partie I)*. Pour beaucoup, cette dernière production n'est qu'une succession de longueurs entrecoupées de trop peu d'action. Pour ma part, c'est ce troisième volet qui m'a finalement conquise, au moment où j'allais abandonner le monde de Panem.

Laurence Chiasson

Il faut dire qu'à la base, je ne suis pas une *fan* de fantastique et encore moins de science-fiction. Les seules exceptions sont les films *Harry Potter*. J'ai vu chacun d'eux avec mon père, au cinéma, même après que j'aie passé l'âge de m'asseoir sur ses genoux dans la salle et qu'il y a bien longtemps que je n'espère plus une lettre d'acceptation à Poudlard. La saga s'est terminée, mais nous n'étions pas prêts à tirer un trait sur cette tradition père-fille. Mon père m'a proposé d'aller voir le premier *Hunger Games*, et c'est ainsi que je suis tombée, un peu malgré moi, dans cet univers « postapocalyptique ».

Contrairement aux épisodes précédents, c'est une Katniss affaiblie et psychologiquement tourmentée qu'on retrouve dans le troisième volet de la série. L'héroïne s'est réfugiée dans le District 13 après l'explosion de l'arène et n'a qu'une seule idée en tête : sauver Peeta. Malheureusement, la présidente du District a d'autres plans pour la jeune fille : Katniss devra devenir le visage de la révolution et incarner l'espoir d'une nation.

L'univers créé par Suzanne Collins avait déjà quelque chose de sombre et de déprimant, mais ce n'est rien en comparaison avec la plus récente représentation cinématographique. Les décors toujours aussi réalistes, appuyés par le jeu des acteurs, contribuent à nous plonger dans la lourde ambiance qui entoure l'histoire

et nous forcent à oublier l'improbabilité du scénario. Jennifer Lawrence fait transparaître les émotions de son personnage jusque dans son regard et sa posture. Elle donne une humanité impressionnante au personnage de Katniss. J'avoue que le rythme du dernier film est beaucoup plus lent que les deux précédents, mais, pour ma part, c'est ce qui m'a permis de voir au-delà des effets spéciaux et de comprendre le fond d'*Hunger Games*. Parce qu'au-delà des scènes de combat bien chorégraphiées et de l'action qui nous tient en haleine, *Hunger Games* souhaite passer un message et engendrer sa propre révolte.

Si les jeunes s'insurgent aujourd'hui devant la scène où un avion de la capitale bombarde un hôpital pour contrôler la révolution, ils s'insurgeront peut-être demain contre les attaques dites « préventives » faites par les drones. S'ils s'insurgent en ce moment contre l'attitude effrayante et le manque d'humanité du président Snow, peut-être que dans un futur proche, ils s'insurgeront devant les dictateurs et les hommes qui règnent par la peur. Peut-être qu'ils feront le choix de s'unir contre les injustices qui sont vécues à cent lieues d'eux et comprendront qu'ils ont un pouvoir d'action leur permettant de se battre pour leurs droits et ceux des autres.

Avant de visionner le troisième volet de la saga, je voyais *Hunger Games* comme une simple fiction : jolie, mais vide de sens. Aujourd'hui, je suis heureuse de voir que tant de gens lisent les livres et écoutent les films, car c'est un éveil à des enjeux qui nous concernent tous.

Mon conseil : peut-être que le film n'est pas aussi excitant que vous le vouliez, mais profitez-en pour l'écouter et non pour le regarder. Bon visionnement et... puisse le sort vous être favorable!



MARCHER POUR SE RETROUVER : UN AUTRE BON COUP DE JEAN-MARC VALLÉE!

Ressentir la douleur physique et psychologique de la protagoniste tout en étant calé au fond de notre siège de cinéma, c'est sans aucun doute le point fort du nouveau film du réalisateur québécois Jean-Marc Vallée, *Wild*. Une œuvre cinématographique porteuse d'enjeux sociaux actuels et qui amène son lot de réflexions.

Geneviève Goulet-Cloutier

RÉCIT DE VOYAGE INSPIRANT

Après Matthew McConaughey dans *Dallas Buyers Club*, Reese Witherspoon est la nouvelle tête d'affiche de ce récit de voyage biographique qui met en scène Cheryl, une jeune Américaine au passé houleux. Elle nous emmène dans un pèlerinage de plus de 1600 kilomètres, où la solitude pèse lourd et la douleur ralentit. Manger, boire et dormir deviennent des défis quotidiens et ce retour aux besoins primaires n'est qu'un des aspects bouleversants du film.

Les gens qu'elle croise sur son chemin nous font pleurer, réfléchir et angoisser, mais Cheryl se nourrit de ses rencontres qui la



font avancer (ou parfois reculer) sur son chemin. Sans trop connaître les difficultés de cette expédition et les possibles bénéfices de ce défi d'envergure, Cheryl demeure tout de même confiante, poussée par une envie profonde d'atteindre la ligne d'arrivée, ou peut-être de mettre enfin un baume sur les blessures du passé. Tout au long du parcours, son histoire trouble ressurgit dans ses pensées, nous faisant voyager à travers une gamme d'émotions.

Cette aventure est non seulement une route entre un point A et un point B, mais aussi une quête identitaire, où l'on s'identifie à Cheryl dès les premiers moments. À l'apparence d'une bonne fille de famille, cultivée et scolarisée, elle nous dévoile ses côtés sombres insoupçonnés.

PORTRAIT D'UNE GÉNÉRATION

Les générations Y et Z sont marquées par l'envie quasi viscérale de voyager et par une ouverture sur le monde qui prédomine sur les générations précédentes. Les programmes d'échanges étudiants affluent tout comme les possibilités d'aventures outre-mer. Une certaine mode à l'image du film *Into the Wild* semble émerger, où les voyages en sac à dos et les Westfalias sont à l'honneur. Inévitablement, les tendances *Peace and*

Love gagnent le cœur de plusieurs! Alors que les frontières perméables multiplient les choix, les auberges de jeunesse et le *couchsurfing* sont en effervescence, ce qui facilite grandement la vie des voyageurs à petits budgets. À l'image de Cheryl, le goût du risque en allume plus d'un. Devant la croissance des technologies dans notre quotidien, certains y voient une occasion de se départir de leurs gadgets le temps d'un voyage.

Une aventure en solitaire vous paraît impossible? Il est clair que ce type d'expédition nécessite une préparation colossale, mais je vous encourage à vous laisser inspirer par ce récit découlant d'une histoire vraie. Briser les barrières, appréhender le voyage comme une expérience personnelle hors du commun, voyager pour satisfaire nos yeux de beaux paysages et pour sortir de sa fameuse « zone de confort » ou, comme Cheryl, pour faire le vide. (Ou pour Reese Witherspoon... car comme disait mon ami: « elle n'est pas laide du tout celle-là! »)

Si vous n'avez pas eu la chance de visionner le film, *Wild* est toujours à l'affiche à la Maison du Cinéma.

SECTION CULTURE

Spectacles à voir en janvier

EUPHORIE DE JANVIER

Coups de d'Elena

Ah, janvier! Ce mois glorieux qui marque le début de la session et où nos mains semblent avoir oublié comment tenir un crayon. Mais surtout, ce mois où tous sont déterminés à abandonner la vilaine habitude de tout remettre au lendemain... vous avez compris que c'est le retour sur les bancs d'école! Toutefois, pour égayer votre retour à l'université ou seulement pour accompagner celui-ci (tout dépend de la relation que vous entretenez avec les livres d'écoles), je vous propose deux spectacles qui auront lieu au cours du mois de janvier.

Elena Naggiar

ADIB ALKHALIDEY

Il est drôle, il est charismatique et sa tournée s'appelle « Je t'aime ». Dois-je vous en dire plus pour vous convaincre? Ce jeune loup de l'humour est partout en même temps : la télévision, la radio, le web et, en plus, vous pouvez acheter des chandails quand vous allez voir son spectacle! En 2010, Alkhalidey a obtenu son diplôme de l'École Nationale de l'Humour et a commencé, la même année, à écrire les *one-man-show* de Neev et Eddy King au sein de l'équipe *Juste pour rire*. Après avoir remporté l'Olivier *Découverte de l'année* en 2013, Adib Alkhalidey a travaillé sur son premier spectacle en compagnie de son metteur en scène, Martin Matte. Et maintenant, dois-je vous en dire plus pour vous convaincre?

Quand : mercredi 21 janvier à 20 h

Où : Salle Maurice-O'Bready

Prix : 26,50\$ (étudiant de moins de 25 ans) et 21,50\$ (étudiant de l'UdeS)



THE SEASONS

De la musique, c'est toujours agréable, mais de la musique d'ici, on dirait que ça l'est encore plus! Le quatuor *The Seasons* vient enflammer la scène du Théâtre Granada le 30 janvier prochain. Pourquoi je vous en parle? Parce que leur musique se prête à toute occasion (sans farce, leur album a joué en boucle tout le mois d'avril dernier dans mon iPod!). C'est aussi un vent de fraîcheur dans l'univers du folk : l'harmonie des voix est exquise, les textes sont sentis et le tout se marie très bien avec le jeu de cordes des guitares. Enfin, je vous encourage fortement à aller voir ces jeunes hommes parce que c'est un groupe d'ici, et surtout parce qu'il s'agira de leur premier spectacle à Sherbrooke en tant qu'artiste principal (finies, les premières parties!)

Quand : vendredi 30 janvier à 20h (ouverture des portes à 19h)

Où : Théâtre Granada

Prix : Régulier 25\$



819 346-1254
Télec.: 819 346-1423

1970, 204 rue du Montagnais - Sherbrooke

www.

lemontagnais

.com

VILLAGE UNIVERSITAIRE

LOCATION D'APPARTEMENTS
2 1/2 - 3 1/2 - 4 1/2 - 5 1/2 et chambres

Tribune libre

RIRE DE TOUT

En décembre 2014, un artiste s'apprête à performer sur les planches du centre culturel de l'Université de Sherbrooke. C'est la panique générale : un homme vient d'appeler pour menacer le clown libéral. Le clown, c'est l'humoriste Sugar Sammy.

Les menaces se font de plus en plus nombreuses, les actes de violence deviennent de plus en plus réels. Jusqu'à quel point un humoriste peut aller au-delà des limites de la liberté d'expression? Parce que, apparemment, il y a une limite. Charlie Hebdo. Le film *The Interview*. Il semble que ça n'arrête plus.

Vouloir atteindre des personnes qui œuvrent pour nous faire rire...vraiment? Faut-il les considérer comme des dangers pour notre société? Pourquoi pas. Ça a du sens lorsqu'on écoute l'avis de certaines personnes qui donnent leurs opinions à la radio sur des lignes ouvertes. Bien que les humoristes devraient avoir le droit de s'exprimer, il y a des limites à laisser monsieur ou madame Toulemonde raconter n'importe quoi sur les heures de grandes écoutes...c'est dangereux et très paradoxal, vous ne trouvez pas?

Si les humoristes marchent actuellement sur des œufs, les auditeurs, quant à eux, devraient se tenir droits. À partir du moment qu'ils utilisent le mot race pour parler d'un étranger et qu'ils critiquent le spectacle controversé qu'ils n'ont même pas vu, ils ne devraient pas avoir le droit de parler à la radio.

Depuis quand un humoriste qui fait de l'humour politique est pris au sérieux autant, sinon plus qu'un politicien? Plusieurs passent leur carrière politique à proférer des stupidités sans problème, mais quelqu'un qui raconte des blagues au second degré, ça dérangerait? Sachant qu'il faut payer, en plus, pour assister au spectacle d'un humoriste, ça élimine plusieurs raisons d'être exposé au matériel d'un artiste non aimé. Parce que, bien sûr, nous avons le droit de ne pas être favorables à tout ce qu'un humoriste fait, c'est tout à fait légitime. Le problème, c'est

que pour pouvoir déterminer ce qui est bon ou mauvais dans l'humour, il nous faut du choix, donc une liberté d'expression tolérant tous les propos.

Pourquoi ne pas tout simplement laisser une liberté d'expression totale et donner au public le choix de voir l'humoriste qu'il veut en spectacle? Si, en tant que consommateurs, vous êtes outrés par les propos d'un humoriste, vous avez la possibilité d'arrêter de suivre cet artiste.

Maintenant, que va-t-il rester si la censure devient de plus en plus forte, et qu'à chaque gag écrit, qu'à chaque dessin, qu'à chaque scène controversée, un humoriste doit se demander s'il va recevoir des menaces de mort? Si l'humour politique, la critique sociale, et même les blagues en dessous de la ceinture sont critiqués et rejetés, il ne restera plus grand-chose pour rire. C'est bien beau faire des blagues sur la météo et sur le prix de l'essence qui monte, mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus drôle, et malheureusement, c'est ce qui risque de rester à force de vouloir tout bannir. S'il fallait qu'un humoriste fasse toujours l'unanimité, il n'aurait aucun défi et ses blagues seraient stéréotypées. Peut-être que c'est ce que souhaitent certains : un humour uniformisé. Ainsi, l'amuseur sera assuré de convenir à tout le monde : aux personnes âgées qui vivent en région, aux jeunes qui vivent en ville, aux femmes voilées, aux anglophones de Montréal, etc.

Dire que cette version des faits est pessimiste serait vrai, tout comme dire que cette personne qui a menacé Sugar Sammy est un cas isolé et que les tueurs du drame au *Charlie Hebdo* courent les rues. Seulement, en réalité, les cas sont nombreux, et les artistes sont de plus en plus victimes de leur art. Il est regrettable que l'humour international soit touché par la censure à cause de personnes extrémistes, et que cette censure atteigne la liberté d'expression, une valeur qui devrait être chère à tous.

Lotfi Belgherbi



Photo : Sugar Sammy

ARRIÈRE COURS
 f | arrierecoursdes.ca

ADIB ALKHALDEY

Mercredi 21 janvier, 20 h
 Centre culturel de l'UdeS

À VENIR

LUIS | Tous les mardis 20h
 Petite Salle du Centre Culturel

BATTLE OF THE BANDS | 22 janvier 19h
 ARRIÈRE COURS | Faculté des Sciences

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
 Fédération étudiante de l'Université de Sherbrooke
 café caus
 Le COLLECTIF
 coopérative
 CFAR 88.3
 remdus

Éditorial

SPORT

LA PARITÉ : UN IDÉAL À ATTEINDRE



Photo : o.canada.com



Jonathan Tremblay

Force est d'admettre que de telles images évoquent des émotions chez certains, et de l'indifférence pour d'autres... rien de sorcier. Il faut avoir marché dans leurs souliers ou à leurs côtés pour comprendre. Je vous explique ce qui se cache derrière ces gestes qui peuvent sembler à première vue anodins.

L'événement sportif le plus médiatisé du temps des fêtes est, bien évidemment, le Championnat mondial junior 2015 de l'IIHF. Durant celui-ci, les caméramans des télédiffuseurs sur place s'amuse à créer un phénomène singulier au tournoi annuel : présenter à l'écran les parents d'un joueur lorsqu'il marque ou encore s'il a un fort match, question de bien capter leurs réactions. Ce n'est pas sans rappeler l'épisode du blanchissage de Troy Grosenick, gardien de but de 25 ans des Sharks de San Jose, en novembre dernier, à son premier départ dans la Ligue nationale de hockey (LNH). Son père fondait à ce moment en larmes devant des dizaines de caméras. Le jeune n'a jamais été repêché...

JE N'AI JAMAIS ÉTÉ BIEN BON AU HOCKEY

J'ai commencé à huit ans, un peu plus tard que les autres « morons », « euh » marmots, pardon (salutations à l'analyste de Fox Sports). Dès mon premier entraînement, j'ai quitté la surface glacée à l'avance, par manque d'intérêt et de talent. Ma maman m'avait proposé d'annuler mon inscription. Elle était découragée.

Pourtant, malgré le futur improbable que ces molasses premiers coups de lames prédisaient, les années se sont succédé. J'ai petit à petit commencé à marquer des buts. Je me suis quelque peu amélioré... assez pour me faire croire pendant deux ou trois ans que j'avais de l'avenir là-dedans. Un cheminement psychologique normal pour un « p'tit cul » de région... sans plus. Et un jour, j'ai réalisé que ma LNH, je l'atteindrais plus facilement sur les bancs d'école que sur la patinoire, mais ce n'est pas où je veux aller.

Mes parents m'ont suivi pas mal tout au long de ma jeunesse. Tout au long des arénas. Tout au long des

autoroutes entre Sorel et Rivière-du-Loup, durant les tournois où nous dormions dans des endroits aussi prestigieux que le Motel Loupi, le gros luxe! Bref, tout au long de mes victoires et de mes déceptions, ma mère n'a pas manqué un match. Pas un où elle n'était pas présente pour s'élever et prendre ma défense quand un autre spectateur (parent) passait un commentaire désagréable sur mes performances. Pas une pratique où elle n'a pas dégusté sa bonne grosse poutine provenant de la « raffinée » cuisine de l'aréna de Saint-Robert.

Pour ma part, ça s'est arrêté là.

« Ma mère n'a pas manqué un match. [...] Pas une pratique où elle n'a pas dégusté sa bonne grosse poutine provenant de la « raffinée » cuisine de l'aréna de Saint-Robert. »

MON PÈRE EST RICHE EN *****!

De manière générale, les gens ont l'idée préconçue que les familles de joueurs de hockey sont « riches », avec un parcours sans failles, qui n'ont jamais souffert ni vécu l'échec. Ne jamais avoir vécu d'échecs ni de désillusions avant d'atteindre la LNH ou encore la médaille d'or au Championnat mondial junior... Vous y croyez ? Franchement! J'espère que non, car c'est impossible.

Oui, c'est un sport qui coûte cher. Oui, certains naissent avec un talent inné et ne rencontrent pas le même nombre d'obstacles que les autres avant d'accéder à leurs objectifs. Mais ce n'est pas

la majorité. Loin de là. Et qui sommes-nous pour déterminer qui a un parcours facile? Devrait-on enlever le mérite de tous ceux qui ont du succès dans leur domaine, en prétendant qu'ils étaient choyés et prédestinés à réussir?

Ce n'est pas vrai que tous les parents d'enfants sportifs exercent une pression sur ceux-ci. La plupart ne sont là que pour les soutenir et pour les féliciter. De toute façon, la partie devient trop rapidement un boulot pour ces jeunes de 17-18 ans, qui se chargent eux-mêmes, amplement, de se mettre de la pression sur les épaules... en plus des médias, des entraîneurs, des agents et des foules.

Le hockey au Canada, c'est une histoire de famille. Ça l'a toujours été. De ce que j'en connais, en tout cas... Continuez, s'il vous plaît, à diffuser des images du père de Nick Petan lançant une casquette sur la patinoire après un tour du chapeau de son fils.

D'ici quelques années, quand je verrai les parents d'un ami pleurer à l'écran à la suite de sa première victoire dans la grande ligue, je n'aurai aucunement peur d'avouer que ça vient me chercher... et de comprendre par où ils sont passés.

« Auprès de ses parents, les plaisirs sont plus doux et les malheurs moins grands. » Jacques Delille ; Le malheur et la pitié (1802)

#Nosparentsjouenttouspourlecanada

EN ROUTE POUR COOPERSTOWN

Le monde du baseball est fascinant. Il s'agit davantage d'un marathon que d'un sprint final. En effet, durant une saison de 162 matchs, tous les circuits, tous les coups surs et toutes les actions sur le terrain ont un impact crucial en ce qui concerne une participation possible aux séries éliminatoires. Plusieurs disent que le succès d'une équipe passe par le lanceur, c'est vrai. D'autres pourraient ajouter que c'est avec, entre autres, une solide défensive qu'il est possible de remporter des joutes de baseball, et c'est vrai aussi.

Vincent Lambert

Chaque année, les partisans sautillent d'impatience quand il est question de la Série mondiale, événement grandiose dans le baseball majeur. À cela s'ajoutent les honneurs individuels chez les joueurs et les gérants. Toutefois, ce qui est souvent apprécié des amateurs, c'est lorsque des joueurs dominants de leur époque font leur entrée à Cooperstown, soit au Temple de la renommée de ce sport.

Comme mentionné précédemment, le succès d'une équipe de baseball passe notamment par les lanceurs, et deux anciens des Expos de Montréal l'ont très bien compris. En effet, en raison de leurs performances sur le monticule, Pedro Martinez et Randy Johnson verront leur numéro et leurs pièces d'équipement voyager jusqu'à Cooperstown le 26 juillet prochain, où ces athlètes seront dorénavant immortels dans la grande famille du baseball.

Les deux anciens de *Nos Amours* ne seront pas intronisés par simple hasard. Au contraire, leurs triomphes leur auront permis de se démarquer du

peloton. D'une part, en ce qui concerne Martinez, malgré son petit gabarit, il impressionnait beaucoup de gens. Durant son parcours professionnel, il a cumulé une fiche de 219 victoires et 100 défaites en plus de se distinguer des autres avec une moyenne de 2,93 et de retirer plus de 3100 frappeurs. Récipiendaire du trophée Cy Young (meilleur lanceur de l'année) à trois reprises, soit une fois avec les Expos de Montréal et deux fois avec les Red Sox de Boston, Pedro Martinez a aidé la formation bostonnaise à remporter la Série mondiale en 2004, une première en 86 ans. Sa dominance au monticule lui a permis d'avoir deux saisons de vingt victoires, en plus d'atteindre à deux occasions une moyenne inférieure à 2,00 et de retirer plus de 300 frappeurs. En bref, la combinaison de balle rapide, le changement de vitesse et le contrôle de Martinez l'ont aidé à participer à huit reprises au match des étoiles et à frustrer plusieurs adversaires. Concernant la moyenne de points mérités, il a dominé les majeurs à cinq reprises.

D'autre part, dans le cas de Randy Johnson, les amateurs se souviennent surtout de lui comme un lanceur intimidant au monticule en raison de son gabarit imposant. Celui que les gens surnommaient « The Big Unit » a gagné à cinq reprises le trophée Cy Young, dont quatre consécutivement à partir de 1999. En carrière, Johnson a retiré 4875 frappeurs et a cumulé 303 gains. Bref, dans les séries de 2001, Randy Johnson a été élu joueur le plus utile tout comme son compatriote Curt Schilling. Les deux ont évolué avec les Diamondbacks de l'Arizona.

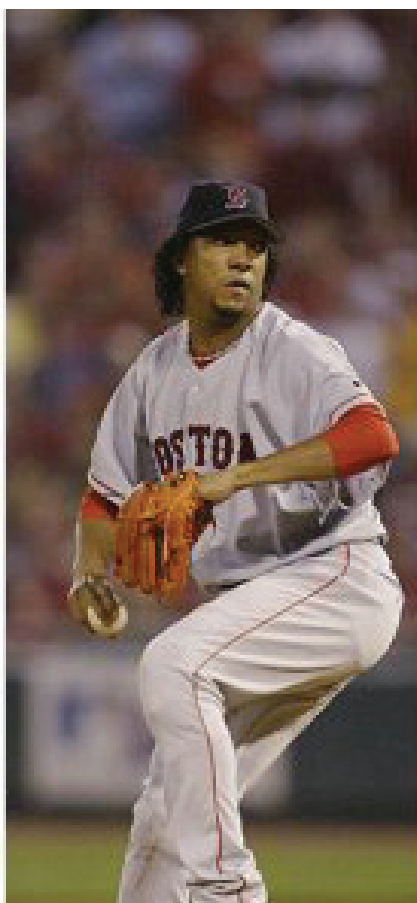
Mis à part les deux anciens Expos, le scrutin de vote a décidé d'introduire également à Cooperstown John Smoltz

(lanceur) et Craig Biggio (deuxième but, receveur et joueur de champ extérieur). En ce qui concerne Smoltz, ce dernier a remporté le Cy Young en 1996 et a totalisé une fiche de 213 victoires et 155 défaites avec 154 sauvetages. L'ancien des Braves d'Atlanta a de surcroît connu beaucoup de succès en séries éliminatoires avec 15 victoires et seulement 4 défaites. Pour ce qui est de Craig Biggio, il a frappé 3060 coups surs pendant ses 20 ans de carrières avec les Astros de Houston.

ET TIM RAINES DANS TOUT ÇA?

Encore cette année, l'ancien voltigeur des Expos de Montréal a été ignoré par le scrutin et donc, ne peut faire ses bagages pour Cooperstown. Plusieurs déplorent cette situation, soit celle que Raines aurait amplement sa place parmi les grands du Temple de la renommée. Depuis 2007, l'ancien joueur de la formation montréalaise attend son billet pour Cooperstown, sans jamais le recevoir. Pourtant, il est reconnu comme l'un des meilleurs frappeurs de sa génération. Ce qui est encourageant, c'est que le pourcentage de vote pour son éligibilité augmente sans cesse. Qui sait, peut-être que l'an prochain, Raines ira rejoindre le groupe des Expos à Cooperstown?

Cette année, ce sera la première fois de son histoire que le Temple de la renommée accueillera trois lanceurs en même temps. En 2016, il sera intéressant de voir quels joueurs se joindront à la grande famille du baseball professionnel. Bien entendu, de gros noms réapparaîtront et la lutte sera chaudement disputée. Cependant, Tim Raines devrait déjà faire ses valises pour Cooperstown, car il mérite sa place parmi les grands.



SECTION SPORT

JE DÉCOUVRE LES SPORTS

LE JAÏ-ALAI: VITESSE, DANGER ET TRADITION



Nouveau!

Sans le savoir, plusieurs d'entre vous ont déjà entendu parler du jaï-alai, variante de la pelote basque. En effet, lors de la troisième saison de Mad Men, le propriétaire d'une ligue de ce sport fait appel à Sterling Cooper pour augmenter sa notoriété et devenir une institution majeure. À l'époque, le sport était en progression et les foules, tout comme les parieurs, se précipitaient par milliers pour voir ce spectacle rapide, enlevé et dangereux. Un demi-siècle plus tard, le jaï-alai, malheureusement pour lui, perdu de son lustre et est surtout populaire en Floride et en Espagne.

Jean-Philippe Ouellette

RÈGLES DE BASE

Le jaï-alai se joue sur un terrain d'une cinquantaine de mètres de longueur et d'une dizaine de mètres de largeur, divisé en 14 parties délimitant les différentes zones. Il se compose aussi de trois murs placés à gauche, devant et derrière. Un match de jaï-alai se dispute entre 8 équipes de deux joueurs ou huit joueurs individuels qui tentent d'amasser 7 ou 9 points. Deux équipes foulent le terrain à la fois et le perdant de chaque point est remplacé en rotation.

Le service se fait sur le mur frontal et les équipes doivent y retourner la balle à tour de rôle, en un seul mouvement fluide. Les échanges sont dynamiques, vifs et poussent les réflexes et les qualités athlétiques des joueurs dans leurs derniers retranchements. Une équipe fait un point lorsque le service de l'adversaire n'atterrit pas entre la ligne 4

et la ligne 7, que l'adversaire ne renvoie pas la balle en un seul mouvement, que l'adversaire envoie la balle hors terrain avant qu'il y ait un rebond au sol ou qu'un joueur est victime d'interférence.

UN ÉQUIPEMENT ARTISANAL, MAIS CÔUTEUX

Le jaï-alai se pratique à l'aide d'un gant en cuir auquel s'attache une crosse faite de bois de châtaignier et courbée à la vapeur. Une quinzaine de ces « cesta » sont nécessaires au cours d'une saison, au prix de 200 \$ chacune. Fait cocasse, tous les joueurs sont « droitiers », car il n'y a pas de mur à droite.

La balle, quant à elle, ou la pelote, coûte 150 \$ l'unité. Puisqu'elle doit être changée aux 15 minutes, nous comprenons que la facture gonfle assez rapidement. Composée de caoutchouc et d'un revêtement en peau de chèvre, elle est légèrement plus petite qu'une

balle de base-ball et plus dure qu'une balle de golf. Imprévisible, elle est faite à la main. Aucune machine n'a été créée pour en produire industriellement. C'est sans surprise que de nombreuses blessures, parfois mortelles, ont été causées par la pelote malgré le port obligatoire du casque. Le sentiment constant de danger est l'une des raisons poussant les joueurs à pratiquer le jaï-alai.

Fait intéressant, la pelote de jaï-alai est la deuxième balle la plus rapide au monde grâce à une pointe record de 302 km/h, établie en 2003 par José Ramón Areitio. Pour la petite histoire, seul le champion canadien de *long drive* Jason Zuback a réussi à dépasser cette vitesse en frappant une balle de golf à 328 km/h.



PORTRAIT DE JOUEUR

SIMONNE COUTURE, UNE RECRUE IMPRESSIONNANTE

Vanessa Racine

Étudiante de 20 ans en psychologie, Simonne Couture est une nageuse remarquable. Cette jeune étudiante originaire de Sherbrooke est une des recrues de l'équipe de natation du Vert et Or, et elle a déjà fait sa place parmi les meilleurs.

En effet, à l'occasion de la deuxième coupe universitaire provinciale (il y en a quatre en tout) en octobre, elle est revenue avec d'excellents résultats. Elle a obtenu le 8e rang au 100 mètres papillon, à quelques dixièmes seulement du podium, pour ne citer qu'une de ses performances. Ensuite, elle n'a cessé d'impressionner. Lors de la rencontre quadrangulaire de natation en fin novembre 2014, organisée par l'Université McGill à Montréal, l'athlète a remporté l'or et a stoppé le chrono à 2 minutes 19,21 secondes au 200 mètres papillon. D'ailleurs, elle a abaissé un record avec ce chrono, surpassant aisément l'ancienne marque du Vert et Or de 2 minutes 23,34 secondes, détenue par Annie Deshaies depuis la saison 1994-1995. En plus, la nageuse a pu obtenir un standard de qualification au Championnat de Sport interuniversitaire canadien (SIC) prévu pour février 2015, rejoignant déjà trois de ses coéquipiers, soit Jonathan et Alexandra Naisby ainsi que Gaétan Dussart-Bay. « Notre équipe compte maintenant 4 athlètes qualifiés pour le Championnat de SIC 2015, ce qui est déjà mieux que l'an dernier et la saison est loin d'être terminée », s'est réjoui l'entraîneur des nageuses et des nageurs de l'UdeS, David Lifokwai. Les nombreux succès de Simonne Couture lui ont valu d'être nommée athlète de la semaine de l'Université de Sherbrooke pour la période du 24 au 30 novembre 2014.

D'ailleurs, cette nageuse reste modeste vis-à-vis de ses victoires : « je suis plutôt surprise, car ce sont de très bons résultats pour un début de saison. Obtenir un record du Vert et Or faisait partie de mes objectifs à long terme, mais réussir aussi tôt est très satisfaisant. Je suis reconnaissante d'avoir des partenaires d'entraînement exceptionnels qui me permettent d'avoir de la perspective dans mes succès et dans mes échecs. D'ailleurs, je suis très excitée de voir comment [va] [sic] se dérouler le championnat SIC en compagnie d'aussi bons nageurs. »

UNE ATHLÈTE DISCIPLINÉE

Avec son horaire très strict, Simonne Couture avoue que c'est parfois difficile et que ça demande beaucoup de discipline : « entre les études à temps plein, les 9 séances de 90 minutes de natation, les 3 séances de musculation en salle, le travail et la vie sociale, je dois parfois faire des choix. Et pas toujours ceux que je voudrais. Mais heureusement, je peux avoir du soutien de mes coéquipiers. » Elle affirme aussi que la motivation est une qualité essentielle pour pratiquer ce sport : « il faut être sacrément motivé pour se lever à 5h am six matins par semaine pour aller se lancer dans une piscine froide et nager durant deux heures avant d'aller faire sa journée de cours et revenir à 16h pour une autre séance. Aussi, ce n'est pas facile d'aller nager le jeudi durant les 5 à 8. Mais, le plus important, c'est vraiment d'avoir du plaisir à pratiquer son sport! ».

D'ailleurs, cette motivation peut se voir dans sa liste de victoires, qui est assez remarquable pour une athlète qui essaie de trouver son rythme lors des nombreuses épreuves des compétitions universitaires, un aspect sur lequel elle était moins habituée, mais où elle performe incroyablement bien. On lui souhaite la meilleure des chances au Championnat de Sport interuniversitaire canadien ainsi qu'à toute l'équipe du Vert et Or !

UN BILAN REMARQUABLE POUR L'ÉQUIPE

Quatre athlètes se sont qualifiés pour le rendez-vous national en février prochain, quatre records d'équipe sont tombés et quelques records du Réseau du sport étudiant du Québec (RSÉQ) sont menacés par des athlètes du Vert et Or. Et cela, sans compter les équipes de relais qui n'ont jamais été aussi compétitives. Voilà le bilan extrêmement positif de la première portion de saison des nageuses et des nageurs de l'Université de Sherbrooke, qui commence cette deuxième partie en force.



SECTION SPORT

Brèves

À SUIVRE DANS LE VERT ET OR

Vanessa Racine

NATATION

C'est à 18h, le 16 janvier 2015, que se déroulera la prochaine compétition de natation à l'Université Laval. Les nageurs tenteront de gagner la Coupe universitaire. De plus, du 6 au 8 février prochain, les nageurs du Vert et Or seront présents au Championnat RSÉQ, à l'Université de Montréal, afin de performer lors des nombreuses épreuves.

ATHLÉTISME

Les prochaines épreuves pour nos sportifs en athlétisme du Vert et Or se dérouleront le 17 janvier 2015 à l'Université Laval, pour le Rouge et Or Invitation. Ensuite, ils performeront au Team Challenge, à l'Université McGill, le 23 et 24 janvier prochain. Ils auront une compétition à Sherbrooke les 13 et 14 février prochain au stade intérieur du Pavillon Universtrie.

VOLLEYBALL MASCULIN

L'équipe de volleyball masculine commencera son année les 16 et 17 janvier prochains à l'Université Laval, contre l'équipe du Memorial Dalhousie. Nous pourrons ensuite les suivre directement au Pavillon Universtrie, le 23 janvier 2015, contre le Rouge et Or de l'Université Laval.

VOLLEYBALL FÉMININ

Le retour à la compétition officielle pour les joueuses de volleyball du Vert et Or se tiendra le vendredi 16 janvier, et

ce sera justement les représentantes de l'Université McGill, adversaires directes dans la course pour une qualification en séries, qui seront les visiteuses. La rencontre aura lieu au gymnase du pavillon Universtrie à compter de 19 h.

BADMINTON

Nous pourrons suivre l'équipe de badminton dans leur prochaine compétition au gymnase du Pavillon Universtrie le samedi 17 janvier prochain. Notez que cette compétition sera la dernière étape d'une série de quatre du circuit universitaire québécois de badminton, précédant les championnats du Réseau du sport étudiant québécois. L'entrée est gratuite pour ceux qui souhaitent aller les encourager.

FOOTBALL

L'équipe de football Vert et Or de l'Université de Sherbrooke est en plein recrutement pour le moment. La troupe de David Lessard gonfle ses effectifs d'une quinzaine de nouveaux venus en prévision de la saison 2015. D'ailleurs, les entraîneurs sont vraiment satisfaits jusqu'à présent de la qualité des joueurs collégiaux qui ont décidé de s'associer au Vert et Or pour la saison prochaine, et ce, même si la période de recrutement est loin d'être terminée pour eux. Il est à prévoir qu'une dizaine d'autres jeunes joueurs viendront bonifier ce contingent de recrues d'ici le début des entraînements hivernaux.

Grâce à l'Université
de Sherbrooke,
vous pouvez
économiser plus

Ensemble, La Personnelle et l'Université de Sherbrooke vous donnent accès à des tarifs de groupe exclusifs et des protections personnalisées pour vos assurances auto, habitation et entreprise.

Obtenez vos tarifs de groupe exclusifs!

1 888 476-8737

lapersonnelle.com/udes

Certaines conditions s'appliquent. La Personnelle désigne La Personnelle, assurances générales inc.

UNIVERSITÉ DE
SHERBROOKE

laPersonnelle
Assureur de groupe auto, habitation
et entreprise

La bonne combinaison.